PREMIÈRE ANNÉE — N° 27. Jeudi 8 Octobre 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

NOURRI, LOGÉ, CHAUFFÉ, ETC., ETC.



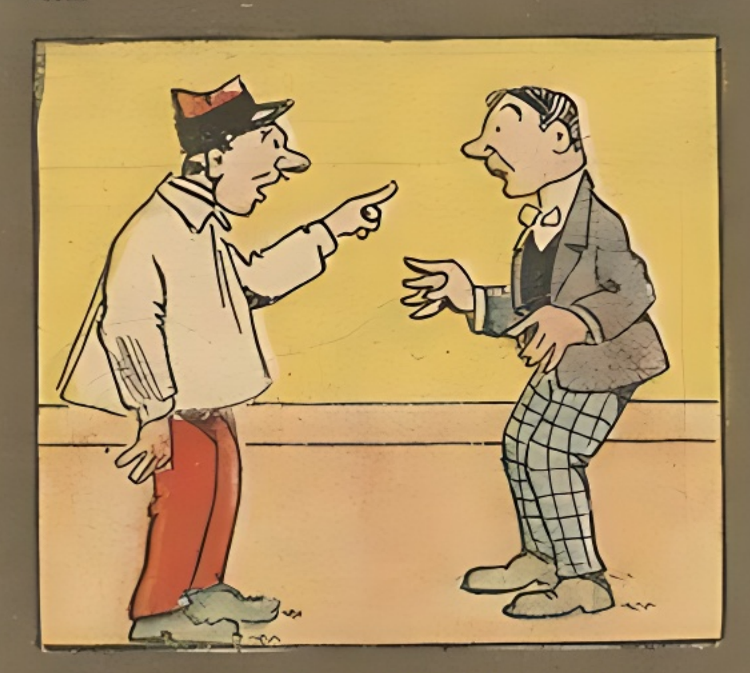
Alors, toi, l'engagé, ça t'épate que le Gouvernement puisse entretenir comme ça tant d'hommes!
C'est pourtant pas malin; je vais en faire autant si tu veux.



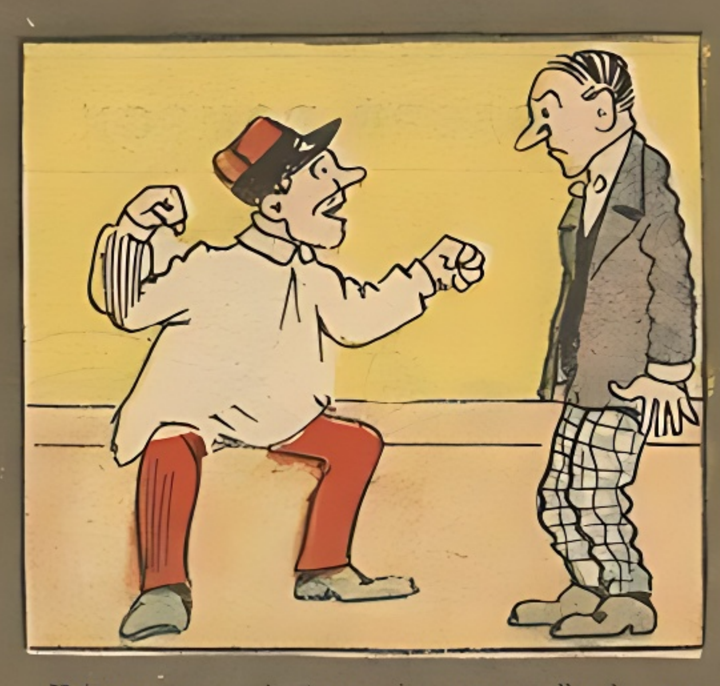
D'abord voilà un pain! tu vois qu'on se [illegible] ça a bon marché.



Tiens, voilà qu'on va avoir, tout à l'heure du boudin tout frais.



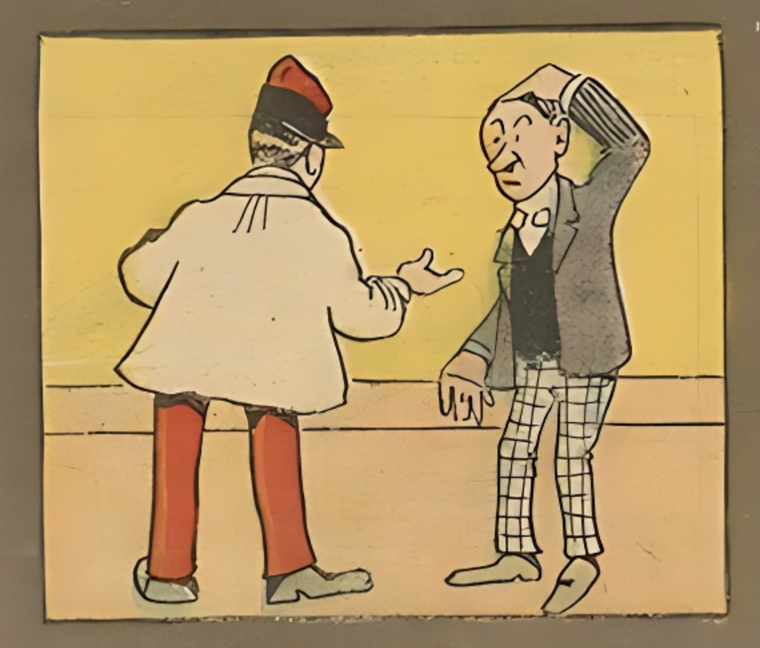
Ça t'a fait pâlir. C'est une preuve que tu es blanchi.



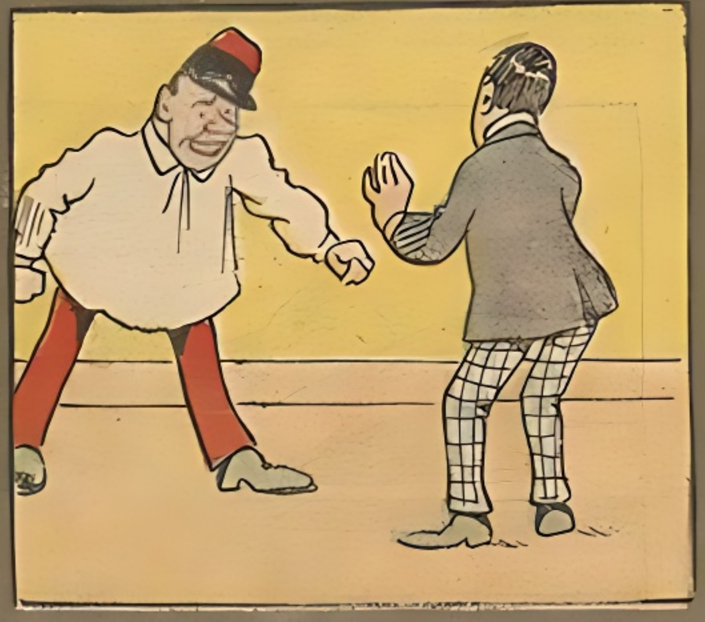
Maintenant, pour le dessert, je peux te coller des marrons.



Je te flanque un bon coup de tête dans les entrailles et ça te fait un bon petit tord-boyaux.



Tu vois que c'est facile de faire trinquer le monde.



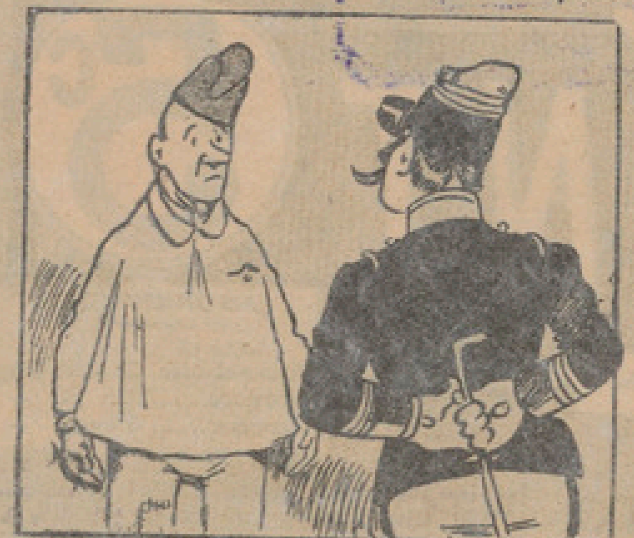
A présent, si tu as du papier je peux te passer le tabac.



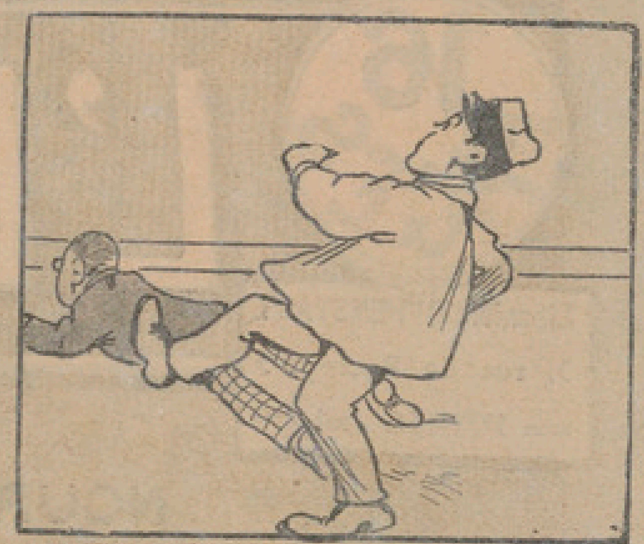
Pour ce qui est du blanchissage, je ne m'en occupe pas; l'adjudant te flanquera bien, de temps en temps, un savon.

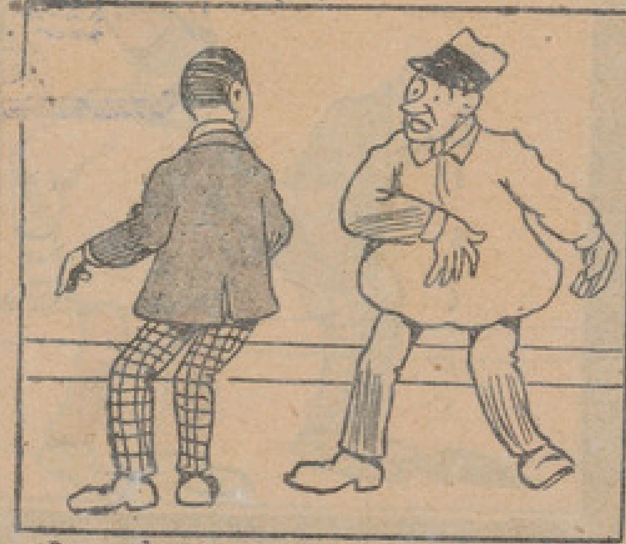
(Voir la suite page 2.)

NOURRI, LOGÉ, CHAUFFÉ, ETC. (*Suite.*)


Et le cap'ston te lavera souvent la tête.

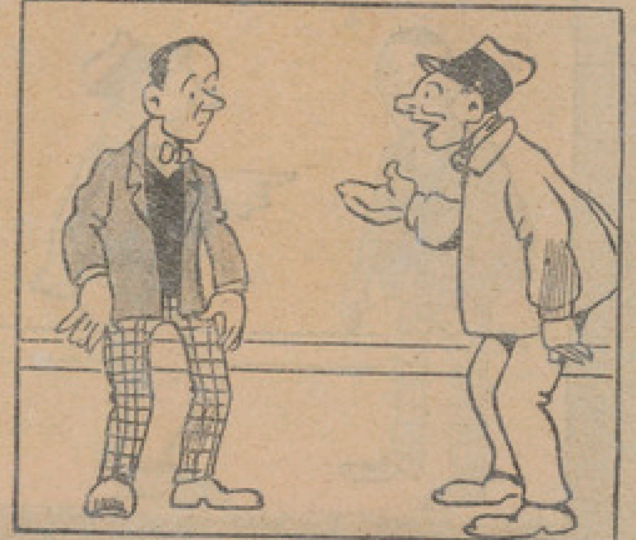

Mais pour l'éclairage, voilà une gifle qui te fera voir 36 chandelles.


Et pour le chauffage, je t'envoie ramasser une bûche, espèce de fourneau ?


Pour que tu n'aies pas froid à la tête, je vais t'appliquer une bonne calotte.



Et puis, pour te coucher, je n'ai absolument qu'à te fiche par terre.


Quant à l'habillement, avec tout le boulottage que je t'ai servi tout à l'heure, tu as déjà dû prendre une très jolie culotte.

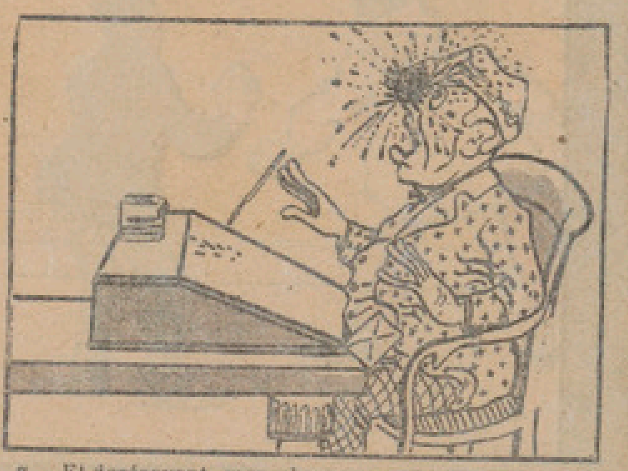
SACRÉ POMPON


Une lettre de mon neveu ! Allons bon, je m'en doutais, encore une demande d'argent ; le sacripant est insatiable et croit décidément qu'un oncle est un banquier créé par la nature ! Je vais le tancer d'importance.


Je me sens justement en bonne disposition pour rédiger une missive dont la dialectique serrée sera une douche capable d'éteindre le feu de ses fredaines. Hein, je me sens en verve, j'ai l'inspiration. Croyez-vous que cette phrase est assez bien tournée?


Commençons à écrire... « Mon cher neveu... » Tout de même, quelle belle invention que l'encre! Quand on pense que nos ancêtres écrivaient sur la pierre! Non, mais ce qu'il devait falloir du temps pour morigéner un neveu dépensier?... Enfin, c'est le progrès.


Là ! voilà ma lettre terminée... et pour adoucir un peu amertume de la semonce, je vais glisser sous l'enveloppe un petit billet de banque qui, je crois, sera reçu à pousset ouvert...


«... Et dorénavant, mon cher neveu, si tu recommences à faire endêver ton bon nononcle, je ne te vois pas blanc!.. » Quésaco ?... moi non plus, je ne me vois pas blanc, il me semble!



Sacr... ! à l'avenir, je supprimerai le pompon de ma calotte, ou alors je n'écrirai plus qu'avec un crayon. Voilà une catastrophe qui ne serait pas arrivée du temps des hiéroglyphes !



John Ward, le célèbre détective, était plongé dans la lecture de journaux lorsque son domestique introduisit miss Harrisson dans son cabinet de consultation.

— Oh ! master Ward, commença la visiteuse, pouvez-vous me venir en aide ? j'ai entendu si souvent parler de vous, que je suis sûre que vous seul pourrez sauver Mr. Boyle.

— Mr. Boyle? répéta John Ward.

Immédiatement il se rappela le nom.

— Ah ! oui, j'y suis, justement j'ai lu l'affaire dans les journaux, et...

— Oh ! mais Georges est innocent, interrompit miss Harrisson, je sais qu'il est innocent, master Ward, ce n'est pas lui qui a assassiné cet homme, c'est impossible ! Voulez-vous essayer de le sauver ? Je suis riche, ne regardez à rien, faites tout ce qu'il vous sera possible de faire.

— Mademoiselle, remarqua John Ward, je suis heureux de pouvoir vous être agréable, et je ferai l'impossible pour prouver l'innocence de Mr. Boyle. Voyons, je crois que la première chose à faire est d'aller le voir.

— Oui, allez, et dites-lui bien, je vous en prie, dites-lui bien que je sais qu'il est innocent, ce pauvre Georges ! Nous devions nous marier la semaine prochaine, master Ward !

— Vous vous marierez, miss Harrisson, je l'espère, et je vais dès aujourd'hui faire les démarches nécessaires pour éclaircir cette affaire, afin de vous rendre votre fiancé, répondit John Ward, touché par le chagrin de la jeune fille.

Deux heures plus tard, il était à l'entrée de la prison de Barlington et, ayant passé sa carte, fut immédiatement introduit dans la cellule de Georges Boyle.

Le prisonnier était un jeune homme bien taillé, devant avoir dans les vingt-huit ans, à l'aspect sympathique. Il avait l'air très abattu. Lorsqu'il apprit que son visiteur était le fameux détective, une lueur d'espoir passa dans ses yeux.

— Miss Harrisson vous a envoyé? dit-il. J'en étais sûr, je savais bien qu'elle aurait confiance en moi.

— Voyons, master Boyle, dit John Ward, il faut me dire tout ce que vous savez au sujet de cette malheureuse affaire.

Georges Boyle donna les détails suivants : Lui, Boyle, était fréquemment appelé à Newfield, petite ville voisine de Barlington, où il avait quelques clients, car il était avoué de sa profession. Son client principal était un Allemand, du nom de Hans Grubach, qui s'était fait naturaliser Anglais. M. Grubach s'était marié avec une femme qui le détestait, et ne l'avait épousé que pour sa fortune. Mme Grubach avait vu d'un mauvais œil l'introduction de l'avoué dans la maison, et n'admettait pas qu'un étranger s'occupât des intérêts de son mari. Aussi avait-elle voué au jeune homme une haine extrême.

Un jour, elle accusa Mr. Boyle de lui avoir répondu insolemment et s'en plaignit à son mari. Une explication orageuse eut lieu entre les deux hommes, Boyle protesta, l'Allemand s'emporta, tous deux élevèrent la voix, et la discussion fut entendue par des passants.

Alors, Boyle quitta la maison, voulant éviter d'en venir aux mains, car il était furieux d'avoir été accusé à tort et n'aurait pu se contenir plus longtemps. Il était à ce moment huit heures et demie, et il faisait tout à fait nuit. Il se dirigea directement du côté de la gare et prit le train de neuf heures moins le quart pour Barlington.

A onze heures, le même soir, il était arrêté pour le meurtre de M. Hans Grubach, Mme Grubach ayant déclaré que les deux hommes s'étaient querellés et que Boyle, s'emparant d'un revolver qui se trouvait sur un meuble, avait tiré sur son mari.

On avait trouvé Mme Grubach, étendue évanouie à côté du corps de son mari, qui avait reçu la balle du revolver dans la tempe.

Des témoins, qui avaient entendu les deux hommes se disputer, vinrent déposer au bureau de police, et des inspecteurs furent envoyés sur-le-champ à Barlington pour arrêter Georges Boyle.

— A quelle heure le corps fut-il trouvé ?

— Neuf heures un quart.

— Et vous avez pris le train de neuf heures moins le quart pour Barlington ?

— Oui.

— Pouvez-vous prouver cela ?

— Oui, car j'ai bavardé avec le chef de gare.

— A-t-on entendu le coup de revolver ?

— Oui, plusieurs personnes disent qu'elles entendirent un bruit ressemblant à un coup de feu.

— Y a-t-il quelqu'un qui puisse dire à quelle heure ce coup de feu fut tiré?

— Tous ceux qui l'entendirent, donnent une heure différente qui varie de huit heures et demie à neuf heures un quart.

— Vous m'affirmez que M. Grubach était bien vivant, quand vous avez quitté la maison ?

— Je le jure sur tout ce que j'ai de plus sacré, répondit Georges Boyle. Je suis absolument innocent.

— Je vous crois, dit le détective, doucement, après avoir fixé le jeune avoué dans les yeux. Ne vous désolez pas, prenez courage, master Boyle, je vais faire mon possible pour vous tirer de là.

Après cette entrevue, John Ward eut quelques instants d'entretien avec le chef de la police de Barlington.

— Je crois qu'il n'y a guère de doute quant à la culpabilité de Boyle, dit le directeur, plusieurs personnes ont entendu le bruit de la dispute et voici la déposition écrite de Mme Grubach.

John Ward prit le document et le lut entièrement.

— Je vois ici qu'elle affirme que le meurtre a eu lieu à huit heures et demie, dit-il.

— Oui, répondit le directeur de la police. Elle dit qu'elle se rappelle l'heure, exactement, ayant par hasard regardé la pendule, juste avant que le coup fût tiré. Elle vit son mari tomber et tomba elle-même évanouie, et resta là jusqu'au moment où sa bonne la trouva en rentrant de promenade, ce jour étant précisément son jour de sortie.

— Je suppose que vous ne voyez aucun inconvénient à ce que je m'occupe de cette affaire ? demanda John Ward.

— Aucun, absolument aucun, répondit le directeur. Et même je serais très heureux que vous puissiez prouver l'innocence du jeune Boyle, car c'est un jeune homme comme il faut. Mais j'ai bien peur que les preuves soient trop accablantes.

— Mme Grubach est-elle chez elle en ce moment ?

— Non, elle habite momentanément chez une amie, dans un autre endroit de la ville. La police garde la maison, mais je vais vous donner la permission d'y entrer.

— Je vous remercie beaucoup, répondit John Ward.

Et peu après, il quitta le bureau de police avec le permis en question.

Il fallait une dizaine de minutes pour aller de Barlington à Newfield avec le chemin de fer, et une demi-heure après avoir quitté le directeur de la police, John Ward se trouvait au milieu de la pièce dans laquelle Mr. Grubach avait été trouvé assassiné. Le corps avait été porté au dépôt mortuaire.

La première chose que John Ward vit en entrant fut un paquet de papiers qui sortaient à moitié d'un tiroir qui était en désordre, comme si quelqu'un avait été surpris en train d'y ranger les papiers.

Une étoile noire, dans le coin d'un des documents, excita la curiosité du détective, et il siffla doucement.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, Grubach était un nihiliste. Dans ce cas-là, j'ai une excuse pour examiner les papiers.

— Je vois, dit-il après avoir parcouru plusieurs lettres, il faisait partie du « Troisième Cercle », et sa femme du « Second ». C'était un joli couple, ma foi, il est aussi bien où il est. Il va falloir que je m'occupe de la femme à présent.

Il examina ensuite attentivement la pièce. Le revolver qui avait servi à tuer M. Grubach retint pendant longtemps son attention et le laissa très pensif.

Il alluma sa pipe, se promena de long en large dans la chambre, plongé dans de profondes réflexions, s'arrêtant de temps en temps pour examiner d'autres objets.

A ce moment, un sourire de satisfaction éclaira son visage et il sortit de la maison.

— Ne laissez entrer personne jusqu'à mon retour, dit-il au policeman qui était de planton devant la maison.

— Très bien, monsieur, répondit ce dernier.

John Ward se dirigea alors vers la station de chemin de fer et demanda à parler au chef de gare.

— Vous vous rappelez parfaitement avoir vu Mr. Boyle, hier soir, je pense? dit-il.

— Certainement, je m'en souviens, répondit le chef de gare. Il vint sur le quai juste avant l'arrivée du train de 8 heures 45.

— Le train était-il à l'heure ?

— Il est arrivé exactement à 8 h. 44, mais, la voie n'étant pas libre, il fut retenu en gare et ne repartit qu'à 8 h. 49. Pendant ce temps, j'ai bavardé avec Mr. Boyle.

— Je vous remercie infiniment, monsieur, répondit John Ward, souriant.

Une heure après il était de nouveau dans le bureau du directeur de la police de Barlington.

Ce dernier fut évidemment grandement surpris par les nouvelles que John Ward lui communiqua.

— Etes-vous bien sûr de tout ceci ? demanda-t-il.

— Absolument, répondit John Ward. Vous devriez venir avec moi jusqu'à la maison du crime.

Les deux hommes revinrent à Newfield et pénétrèrent dans la maison de Mr. Grubach.

— Excusez, monsieur, dit le policeman en faction, mais Mme Grubach est venue ici, et j'ai eu un mal terrible pour l'empêcher d'entrer. Ne connaissant que la consigne, je ne l'ai pas laissé pénétrer dans la maison.

— Vous avez bien fait, répondit John Ward au policeman.

Et, se tournant vers le directeur de la police, il lui dit :

— Je suppose qu'elle a dû se souvenir des papiers en question et qu'elle est anxieuse de les reprendre.

— Sans aucun doute, master Ward.

— Nous ferons mieux de la laisser entrer si elle revient de nouveau.

Le directeur fut du même avis, et John Ward donna ses instructions au policeman.

Les deux hommes rentrèrent dans la maison. John Ward reconstitua le crime d'après les indices qu'il avait recueillis.

— C'est clair, comme vous le voyez, dit Ward.

— Oui, vous avez éclairci l'affaire, c'est bien en effet comme vous dites, que la chose a dû se passer, répondit le directeur de la police.

A ce moment on frappa à la porte et le policeman entra.

— Mme Grubach attend dehors, monsieur, dit-il. Faut-il la laisser entrer ?

— Certainement, répondit John Ward.

Et quelques minutes plus tard, la veuve de l'Allemand entra dans la pièce.

Elle sursauta à la vue des deux hommes.

— Je vous dérange peut-être ? demanda-t-elle sèchement.

— Nullement, madame, répondit John Ward, c'est nous qui vous dérangeons peut-être, puisque nous sommes chez vous ?

— Puis-je vous demander pour quelle raison ?

— C'est au sujet de la mort de votre infortuné mari, dit John Ward ; je voudrais même vous poser quelques questions à ce sujet.

— Je vous écoute, monsieur, dit Mme Grubach, visiblement ennuyée.

— A quelle heure Mr. Boyle est-il venu chez vous hier soir ?

— Vers huit heures moins cinq.

— Comment se fait-il que vous en êtes si certaine ?

— J'ai remarqué la pendule comme Mr. Boyle entrait.

— Et à quelle heure le coup de revolver fut-il tiré ?

— A huit heures et demie.

— Vous me paraissez également bien sûre de l'heure.

— J'ai justement regardé l'heure une seconde avant.

— Voulez-vous, je vous prie, me donner la description de la pendule ? dit John Ward.

— C'était une pendule en marbre blanc, supportée par deux piliers de chaque côté.

— Pouvez-vous affirmer que la pendule marchait avant votre évanouissement ?

— Certainement, autrement, comment voudriez-vous que j'eusse pu voir l'heure ?

— Alors, mistress Grubach, je vous arrête pour le meurtre de votre mari, dit gravement John Ward. Vous vous êtes condamnée vous-même par votre propre bouche.

— Je... quoi... que voulez-vous dire ? suffoqua la femme, devenue subitement pâle.

— Quand Georges Boyle quitta cette maison hier soir, votre mari était encore vivant, dit John Ward. Après son départ vous vous êtes querellée avec Mr. Grubach et lui avez tiré deux coups de revolver. Vous l'avez manqué avec le premier et l'avez tué avec le second. Mais le premier coup frappa le cadran de la pendule, le brisant et arrêtant les aiguilles à neuf heures juste. A cette heure-là, Mr. Boyle était à Barlington. Pour égarer les soupçons, vous avez inventé une histoire de toutes pièces, et, sans la pendule, vous faisiez perdre un innocent.

Devenue plus pâle encore, Mme Grubach recula de quelques pas et, tirant soudain un revolver de son sac à main, visa les deux hommes. Prompt comme l'éclair, John Ward fit un bond de côté, tandis que le directeur de la police se jetait à plat ventre par terre, juste au moment où la femme pressait sur la détente.

— Vous ne m'aurez pas vivante, hurla-t-elle, devenue soudain furieuse, voilà pour vous, et il y en a une autre pour moi.

Les deux balles vinrent se loger dans les boiseries de la pièce, et au moment où Mme Grubach allait tourner l'arme contre elle, John Ward lui saisit violemment le bras ; le coup partit en l'air. Au bruit de la détonation, la police fit irruption dans la maison et Mme Grubach fut, malgré ses protestations et ses injures, emmenée par les policemen.

Voulant se débarrasser de son mari pour entrer en possession de sa grosse fortune, et vivre à sa guise, Mme Grubach n'avait pas reculé devant le crime, et avait résolu de perdre en même temps Georges Boyle, qu'elle détestait, en provoquant la discussion qui eut lieu entre les deux hommes, de façon à ce que le jeune avoué, accablé par des charges aussi graves, fût irrémédiablement condamné.

Grâce à John Ward, Georges Boyle fut reconnu innocent et Mme Grubach, condamnée à mort, fut quelque temps après exécutée.

FORTUNIO.

UNE JOURNÉE QUI RAPPORTE



Des clients ! soyons aimables, Madame, Monsieur, faites votre choix... Décidément, les affaires sont dans le marasme ; voilà des gens chics, mais ils n'ont pas l'air de vouloir dépenser beaucoup...



... Ah ! un autre client. Tiens, c'est l'ancien capitaine d'habillement, celui qui a un si mauvais caractère et qui est si violent... et aussi qui aime bien regarder et toucher à tout mais guère débourser...



Tiens, tiens, une idée pour faire marcher le commerce : « Mon capitaine, vous avez entendu cet espèce de gommeux qui a dit que vous aviez l'air d'une potiche sortie de mes vitrines ? »



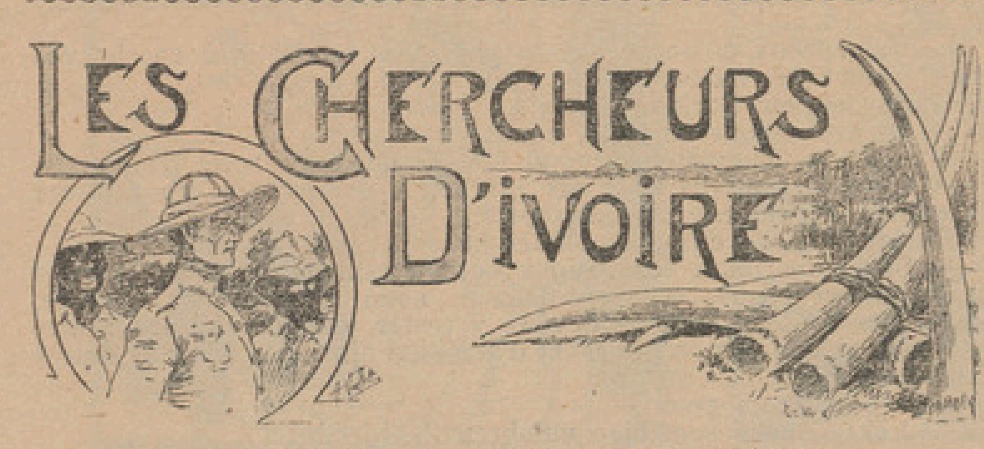
« Scrongneugneu ! il a dit : potiche ? j'vais un peu lui montrer voir c'que j'm'appelle, à c'blanc-bec... Tiens, prends ça, et puis encaisse ce renfoncement... v'là d'la part de la potiche. »



« Mais c'est un guet-apens, un assassinat, qu'est-ce qui lui prend à ce vieux fou ? tiens, tiens et tiens. »



« Monsieur l'agent constatez les dégâts ; je ne sais ce qu'ont eu ces messieurs, mais ils ont pris mon magasin comme arene de boxe, et il en résulte qu'ils ont à me payer 2,317 francs 55 centimes... Allons, la vente de la journée n'a pas été mauvaise ! »



LES CHERCHEURS D'IVOIRE

GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XIX

(Suite.)

— Attention, Barao ! hurla Collin, apercevant deux Massaïs, la hachette levée sur la tête du Somali penché sur un nègre qu'il s'apprêtait à étrangler.

Et les deux dernières balles du revolver de Victor abattirent les assaillants qui tombèrent sur Barao.

Cependant, le nombre des ennemis était trop supérieur pour que la courageuse petite troupe ne fût pas destinée à être écrasée. Deux Ouraniens avaient été tués, quatre Somalis blessés gisaient parmi les cadavres des adversaires.

— Maudits soient ces chiens enragés ! s'écria Collin avec désespoir, tout en se défendant énergiquement, à l'aide de son couteau de chasse.

Il était blessé au bras et à la cuisse. Du sang coulait aussi de son front.

Presque tous ses compagnons étaient également atteints et, les vêtements déchirés, la sueur coulant des visages, l'égarement, l'ivresse des yeux de tous ces hommes disaient le suprême effort qu'ils tentaient pour sauver ou tout au moins prolonger leur vie.

Tout à coup, le bruit de boucliers de métal frappés suivant un rythme guerrier bien connu des Ouraniens galvanisa les courages.

— Du secours !...

L'on venait à eux du camp !...

Courant, sautant, bondissant dans la brousse, Ouraniens et Somalis accouraient.

Ce fut le signal de la déroute pour les ennemis qui fuirent, affolés, dans tous les sens, poursuivis par des flèches et des coups de feu.

Collin essuyait la sueur et le sang de son visage. Sa poitrine se soulevait, il haletait. Et pourtant, il sourit à Harley Vallençais qui l'examinait, debout devant lui.

— Il était temps qu'on vînt à nous, capitaine !...

— Rien de grave ?

— Je ne crois pas.

Jeddy montrait la crosse de son fusil avec dégoût.

— J'en aurai pour huit jours à l'astiquer pour enlever ce sang et cette odeur de nègre ! déclara-t-il.

Rapidement, les nouveaux arrivants s'étaient chargés de la viande et emportaient les blessés.

— Rentrons ! commanda Harley.

Collin regardait autour de lui avec satisfaction.

— Nous en avons tout de même abattu, de ces sales têtes de moricauds !...

Un des Ouraniens blessés réclamait le trophée de trois Massaïs qu'il avait tués.

Gravement, Barao trancha les trois têtes et les apporta à l'homme qui sourit avec contentement.

— Sale ouvrage, tout de même ! s'écria Collin, écœuré.

Jeddy revenait, porteur d'une douzaine de coutelas.

— Voyez, capitaine, tous ces animaux sont neufs et ont tous la même marque anglaise.

Vallençais fit un geste.

— Je sais !... Ces hordes sauvages sont menées sur nous par des Anglais qui ont intérêt à détruire notre caravane... C'est d'ailleurs la seule chance de salut que nous ayons... Du moment où nous serons parvenus à supprimer l'homme qui conduit ces bandes, celles-ci s'éparpilleront aussitôt comme une volée de mouches malfaisantes.

Harley avait reçu les confidences de Garino repentant et reconnaissant. Il savait tout ce que celui-ci connaissait des projets de l'agent de la maison Crookes et Bloomfield ainsi que de la perfide intention de la maison Wilkinson qui voulait bénéficier des recherches de Vallençais et négocier à sa place l'achat de l'ivoire du sultan Matobon.

La nuit venue, comme la provision d'eau avait été considérablement diminuée par la soif ardente des blessés et des combattants, l'on résolut d'essayer le réapprovisionnement.

La distance du camp à la rivière était peu de chose, trois cents mètres à peine ; mais la présence des Massaïs était certaine de ce côté.

Six hommes choisis parmi les plus forts et les plus agiles sortirent, porteurs des outres en peau de buffle qu'ils s'efforceraient de rapporter sans y laisser leur vie. Bill Karney et le chef des troupes ouraniennes les accompagnaient, battant prudemment la brousse avant de laisser les Voua-Gouanas s'y engager.

Le voyage se fit sans encombre à l'aller, mais au retour Kearney s'arrêta brusquement, entendant un craquement non loin de lui.

Une voix étouffée dit en anglais :

— Est-ce vous, William ?

Sans hésiter, Bill Kearney répondit sur le même ton et dans la même langue :

— Oui, c'est moi.

— Tout est calme ?... Ces damnés chiens ne sont pas sortis de leur camp ?

— En vérité, je n'ai vu personne, fit Kearney avec un calme parfait.

— Vous avez combien d'hommes avec vous ?

— Six.

— Vous continuez la reconnaissance ?

— Ma foi, oui, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... Je vais jusqu'au camp...

— Prenez garde de recevoir une balle, William !... Vous savez que ces enragés n'y vont pas de main morte.

— Bah ! je suis bien sûr qu'ils ne tireront pas sur nous !

— Allons, bonne chance, et avancez sans bruit, hein ?

— Nous y tâcherons. Au revoir.

— A tout à l'heure, William, ne manquez pas de venir parler à M. Smith.

— Oh ! sans doute, vous pouvez y compter.

Et, à pas tranquilles, Bill Kearney rejoignit la petite troupe des porteurs.

— Allez, avancez sans crainte !

Dix minutes plus tard, tous étaient en sûreté dans l'enceinte du camp, et Kearney rendait compte à Vallençais, Pitache, Collin et Audet réunis de l'étrange conversation qu'il venait d'avoir dans la brousse avec l'inconnu qui, naturellement, faisait partie de l'armée ennemie et avait cru parler à l'un des siens.

— Cela nous prouve, résuma Vallençais, qu'il y a au moins trois Anglais dans cette expédition.

— Une rude veine que ce soit toi, mon vieux Kearney, qui te trouves là ! s'écria Collin. Pense, si ça aurait été moi !... Du sale Anglais que je lui aurais servi, et qu'il aurait vite deviné qu'il ne s'adressait pas à son camarade !

Un rire silencieux fendait la bouche de Bill.

— Tout à l'heure, quand il va se trouver avec son William, s'il lui parle de leur rencontre, ils ne se comprendront plus !

— Oui, ça fera plutôt du grabuge !...

Pitache [illegible]

— Tout cela nous démontre, dit-il, que le siège de notre camp est fait sérieusement et qu'il nous sera bien difficile de nous approvisionner de cette eau qui nous est encore plus nécessaire que la nourriture !... Mais, j'ai idée que...

Il se tut subitement.

— Quelle idée avez-vous, docteur ? questionna Vallençais discrètement.

Mais Pitache ne répondit pas.

Le lendemain, on pouvait le voir arpentant le camp, furetant partout, descendant dans les troncs d'où l'on avait prélevé la terre pour consolider le mur d'enceinte, examinant les plantes et les arbres.

Puis, il alla chercher une bêche et commença à fouiller avec ardeur.

Comme peu après, il se relevait, le front tout en sueur, portant les mains à ses reins douloureux, avec une grimace significative, il vit le grand Jeddy qui riait, assis sur une souche.

— Pas l'habitude, hein, docteur ?

— Ma foi, non !... Je n'en puis plus... Et cependant, il faut que je continue.

Jeddy se leva, vint à lui et lui prit l'instrument des mains.

— Laissez-moi faire... Cela me connaît !... Qu'est-ce qu'il vous faut ?... Un trou carré, long ?... Est-ce une fosse que vous creusez ?

— Non, non ! Grâce à Dieu, personne de nos blessés n'est mort ! s'écria le docteur avec précipitation.

— Alors quoi ?

— Enlevez la terre sur un mètre de profondeur, peu importe la largeur ou la forme du trou.

— Est-ce que vous croyez trouver de l'or ? plaisanta l'ancien mineur tout en enlevant de larges pelletées avec désinvolture.

Penché au bord de l'excavation qui se creusait rapidement, le docteur ne répondit pas. Il saisit tout à coup une motte, l'écrasa dans sa main, la porta à ses narines.

— C'est bon à manger ? demanda en riant Victor Collin qui s'était approché.

Le docteur se releva, tout joyeux.

— Mieux que cela !... Il y a de l'eau, là, mes braves garçons..

— De l'eau ! s'écrièrent les deux jeunes gens intéressés.

— Oui, vu la nature et la configuration du terrain, je l'espérais mais voici de la glaise qui prouve que la nappe liquide n'est pas loin !

— Ma foi, s'écria Collin, si la source est abondante, ce serait fameux !...

Et courant chercher, lui aussi, une bêche, il revint aider Jeddy qui travaillait avec ardeur.

— Cela suinte ! déclara celui-ci avec joie.

Un quart d'heure plus tard, le puits avait deux mètres de profondeur et de l'eau sourdait goutte à goutte des parois.

Collin emplit sa main du liquide qu'il avala avec délices.

— Et fameuse, avec ça !... Du champagne glacé ne serait pas meilleur !...

Le docteur goûta à son tour et sourit.

— Un peu fade mais très buvable quand même ! déclara-t-il. Mais, si vous ne craignez pas de vous mouiller les pieds, mes garçons, creusez encore environ cinquante centimètres, et puis, nous mettrons des pierres pour que l'eau filtre sans entraîner la boue du fond.

Victor sauta, joyeux de s'éclabousser.

— C'est cela ! et motus aux autres jusqu'à ce que notre travail soit terminé !... Ils vont en avoir une surprise !...

Mais, au moment où le puits construit avec soin s'emplissait rapidement d'eau, un cri retentit.

— Alerte !... Tout le monde aux armes !...

— Bon sang de bon sort ! maugréa Collin en s'élançant hors du trou, on ne peut donc pas être tranquilles durant un instant !...

Quand ils arrivèrent au centre du camp, la plus grande animation y régnait. Non seulement les Somalis et les Ouraniens se saisissaient de leurs armes et gagnaient les postes que leur désignaient leurs chefs, mais les pacifiques Voua-Gouanas eux-mêmes, comprenant qu'il fallait défendre leur vie, tiraient leurs couteaux, saisissaient les haches d'abatage et se campaient fièrement, attendant l'ennemi en des poses héroïques.

La tête coiffée d'une marmite fendue qu'il intitulait son casque, Soliman le nègre brandissait belliqueusement un grand sabre.

— Si toi venir, sale pouilleux nègre, moi couper toi toutes têtes ! vociférait-il en roulant des yeux blancs.

Par l'une des ouvertures, Vallençais suivait la marche de l'ennemi signalé naguère par une vigilante sentinelle.

— C'est bien cela, murmura-t-il. Ils sont décidés à donner l'assaut, aux deux endroits qu'ils croient faibles !...

Et se tournant vers Durlot :

— Pas un coup de fusil... Feignons de ne rien apercevoir... laissons-les franchir la première enceinte, et là, nous les massacrerons.

Partout, c'était un frémissement des hautes herbes parmi lesquelles les Massaïs se glissaient, invisibles...

Durlot rageait.

— On ne sait seulement pas à combien on va avoir affaire !... Avec ces brousses maudites !...

Et pris d'une idée soudaine :

— Savez-vous, capitaine ?... On mettrait le feu là-dedans que ça chaufferait à peine le camp et que cela nettoierait joliment les environs.

Vallençais fit un geste.

— Oui, peut-être, mais plus tard !... En ce moment, repoussons l'assaut...

Pierre Audet accourait.

— Capitaine !... Il y a deux diables noirs qui longent la première barricade !... On les étendrait à terre bien facilement.

Harley fit un geste impérieux.

— Que personne ne tire encore !... Vous, Durlot, Garino, Audet, Collin, portez-vous là-bas et dès que vous entendrez le cri de guerre que les Massaïs ne manqueront pas de pousser en franchissant le mur et en croyant tomber parmi nous, feu sur toute la ligne !...

— Oui, capitaine !...

— A vos postes et attention, le moment approche !...

Le doigt sur la détente des carabines, tous les hommes haletaient d'impatience.

Enfin, subitement, une horrible clameur emplit l'air, et une bande d'êtres que l'on aurait dit être des démons, franchit le mur d'enceinte et vint tomber pêle-mêle dans l'étroit couloir ménagé derrière.

— Feu ! cria Harley d'une voix retentissante.

La fusillade éclata ; les balles tombèrent en grêle meurtrière dans cette multitude noire ahurie, stupéfaite de trouver devant elle, soudainement surgie, une autre clôture... d'où s'échappait la mort.

D'autres Massaïs peints, grimaçants, hérissés de plumes, apparaissaient au haut du mur d'enceinte, et effarés par le spectacle des leurs fauchés s'amoncelant les uns sur les autres les faisait retomber de l'autre côté et s'enfuir, avec des cris de détresse.

En dix minutes, l'armée sauvage avait disparu, laissant plus de cent morts dans le fossé fatal où elle s'était fourvoyée.

Ouraniens et Somalis s'étaient précipités à la curée, contentant leur native cruauté et leur cupidité, car armes et bijoux des vaincus demeuraient en leur possession.

Collin fit une rapide inspection.

— Toujours pas apparence de Blancs ! fit-il avec désappointement.

Après le délire joyeux causé par la victoire, la découverte du puits causa une joie générale qui se traduisit par de folles danses, des pirouettes, des chants et des cris.

— Malheureux qu'on ne puisse pas offrir un festin à ces braves gens ! remarqua Victor.

Harley appela Garino.

— Qu'avons-nous au juste, comme vivres ?

— A ration complète, en tuant tout ce qui nous reste d'animaux, nous sommes pourvus pour six jours... A demi-ration, pour douze ou quinze, répondit le chef d'escorte.

Harley réfléchit durant quelques instants ; puis, ordonna :

— Bien, distribuez les rations complètes... Demain, nous nous tiendrons en repos, et après-demain, nous déblaierons la route, coûte que coûte... Si nous devons y rester, que ce soit les armes à la main et non pas en périssant d'inanition ainsi que des rats murés dans leur trou.

Garino pâlit un peu.

— Les ennemis sont bien nombreux ! objecta-t-il.

Durlot s'écria impétueusement :

— Qu'importe !... On les sabrera, on les intimidera, et nous passerons !...



Collin riait aux larmes au bord du trou...

Vallençais se tourna vers lui.

— Mettez le feu autour du camp, afin que nous n'ayons pas à redouter d'embuscades...

Aussitôt, une vingtaine d'hommes porteurs de tisons embrasés se répandirent dans la plaine naguère fourmillante de noirs ennemis.

Et, bientôt, une épaisse fumée s'éleva de toutes parts.

Pitache s'inquiétait.

— Nous allons suffoquer !...

Mais Harley souriait.

— Voyons, docteur, nous avons vu le feu de plus près déjà... et alors, nous n'avions pas d'eau pour étancher notre soif.

Cependant, les flammes et les crépitements devenaient si formidables que les noirs prenaient peur.

Harley fronça les sourcils.

— Il faut une diversion où ces imbéciles sont capables de quelque folie !...

Victor Collin s'élança.

— Attendez, capitaine, je m'en vas les amuser !...

Et faisant signe à Barao de traduire ses paroles, il cria :

— Hé ! camarades, voulez-vous prendre un bain ?... Un peu de courage et nous allons faire la baignoire !... Creusons auprès de la fontaine !... Venez tous et démenez-vous !...

La proposition fut immédiatement goûtée et tous les nègres, négresses et négrillons se mirent joyeusement à l'ouvrage.

Une demi-heure plus tard, oublieux de l'incendie, la troupe pataugeait dans la boue, se roulait dans l'eau, dansait follement en se barbouillant de vase.

Collin riait aux larmes, au bord du trou.

— Voyez-moi ces magots !...

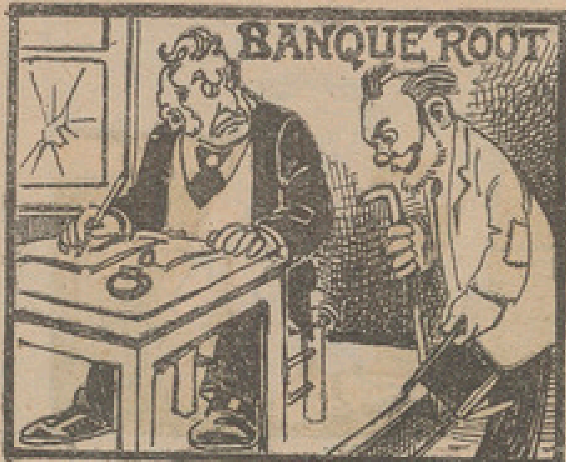
Ainsi que l'avait annoncé Vallençais, le lendemain fut un jour de calme et de repos. On fourbit les armes et le sommeil et le bain préparèrent les hommes à de nouvelles fatigues.

(A suivre.)

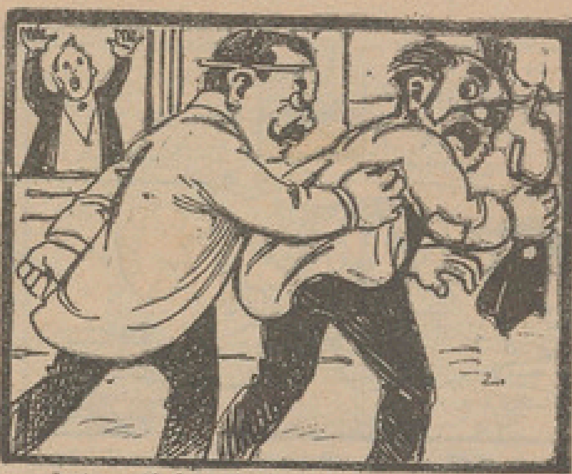
DANIEL HERVEY.

SA PAUVRE TÊTE

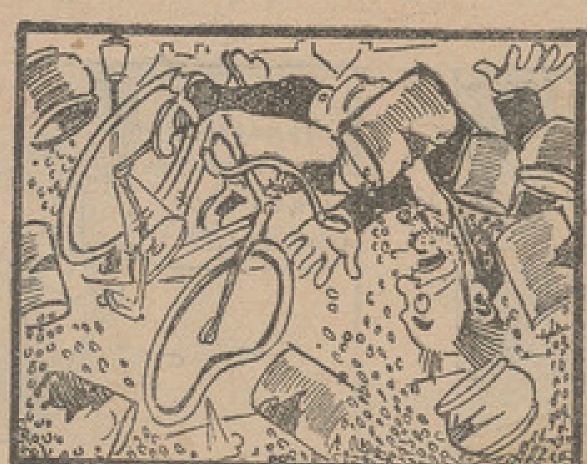
Vous connaissez tous Têtenzuc, le fameux inventeur des costumes de bain solubles dans l'eau et des confettis automatiques brûleurs à bascule ? C'est un vieux camarade de collège, et chaque fois que je passe devant sa porte, je ne puis résister au plaisir de lui serrer la main. L'autre jour, je le trouvai dans un état d'exaltation peu ordinaire,



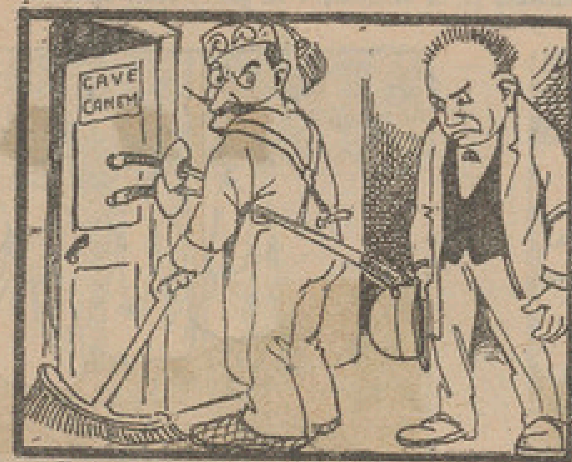
« J'ai toujours été un ambitieux. C'est ce qui m'a perdu, m'avoua-t-il. Tu sais l'histoire de Laffitte et de son épingle porte-veine ! Eh bien ! c'est de la blague ! Moi aussi je suis allé chez un banquier pour avoir une place. « Il n'y a rien pour vous ! » me dit-on. « Ça va bien ! » pensai-je tout comme Laffitte ! Il ne me reste plus maintenant qu'à trouver dans la cour l'épingle en question ! »



« Justement le banquier était à son cigare, qui fumait sa fenêtre... ou plutôt, enfin, n'importe ! Je cherchai donc partout, dans les encoignures, entre les pavés en pure perte... Quand soudain je remarquai l'épingle de cravate du patron. Je ne fis ni une ni deux !... je crois même que j'emportai la cravate avec. Voilà que tout le monde me sauta sur le grappin en me traitant de voleur ! Aussi qu'on ne vienne plus me parler de Laffitte !... »



« C'est comme le vase de Soissons ! Encore une fumisterie ! » J'apprenais à aller à bicyclette. Rue en pente... La façade d'un épicier... L'inévitable arriva : ce n'est pas un, mais cinq, dix vases de Soissons, autres haricots, que je réduisis en miettes ! Crois-tu qu'on parlera de moi dans l'histoire ? Il m'a fallu payer la eass), faute de quoi on me flanquait en prison. »



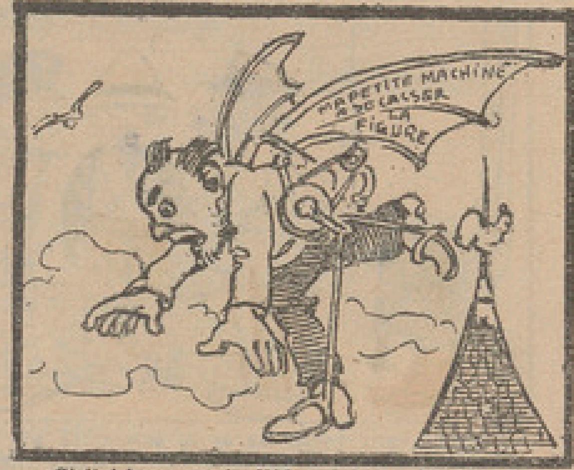
« Tu as vu mon concierge ? En voilà un fameux ! C'est un ex-prévôt d'armes. Il ne parle que des « bottes » qu'il porte ; et, ma parole, je ne l'ai jamais vu autrement qu'en pantoufles ! Il se flatte de descendre des « croisés » et il n'est même fichu d'en nettoyer les carreaux. Il y a un escalier « dérobé » dans la maison. A qui ? On ne le saura jamais. O justice ! »



« Conçois-tu que MM. nos édiles parlent sérieusement de « raser » nos fortifications ? Ont-i.s donc trouvé un géant qui puisse se charger de la besogne ? Raser les murailles, passe encore ! Mais quel rasoir il lui faudra ! Brrr ! J'en ai le frisson, moi qui n'ai jamais voulu faire de photographie, de peur de faire mal au papier sensible !... »



« Il y en a qui se vantent d'avoir « frisé la mort » ! Qu'ils aillent donc conter leur boniment à Dache et dire qu'ils trouvent des naïfs qui ajoutent foi à leurs propos insensés ! Point n'est besoin d'être un bien grand observateur pour juger qu'il serait plutôt difficile d'onduler seulement la tignasse de cette jeune personne, relativement chauve ! »



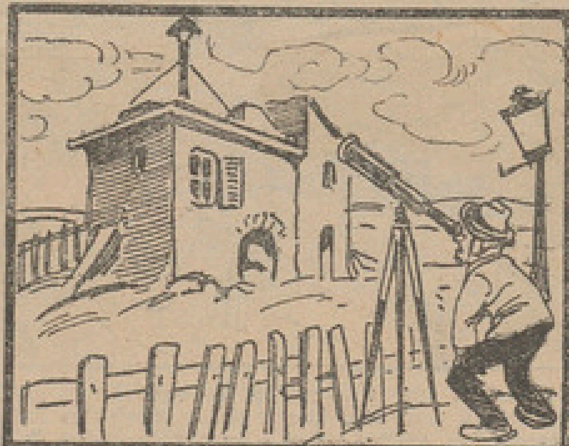
« Si j'ai beaucoup étudié le vol des araignées de mer, c'est que j'avais mon plan. Moderne Icare, je fis construire un appareil merveilleux pour m'enlever dans les airs. Je réunis de nombreux actionnaires, et pris... la poudre d'escampette avec leurs gros sous. De quoi se plaignent-ils ? Je leur avais promis de *voler*, j'ai tenu parole, voilà tout ! »



« Nos braves petits pioupious, qui jouent à la petite guerre, « bouffent, dit-on, des kilomètres ! » Pourquoi alors les charger inutilement de vivres de réserve, biscuits et boites de singe ? D'abord c'est faux ! car s'ils en boulottaient tant que ça, des kilomètres, il y a beau jour qu'il n'en resterait plus sur les routes de France ! »



« Tel père, tel fils, » affirme la sagesse des nations. « A père avare, fils prodigue ! » se dépêche-t-elle d'ajouter. Qui me sortira de ce dilemme et m'expliquera par la même occasion pourquoi mon père, qui est économe, met constamment de l'argent *de côté*, le seul vrai moyen pour en avoir *devant soi*, paraît-il. Mystère et Géométrie ! »



« Je crois vous avoir dit que je possédais à Berlingot-en-Vexin, une crèmerie. « Lait garanti du jour. Arrivage deux fois par an. » Mon notaire m'a parlé qu'il avait une hypothèque sur la maison. Mensonge infâme ! J'ai eu beau l'examiner avec une lorgnette sur toutes les faces, le toit est absolument identique à ceux des maisons voisines. Rien de plus, rien de moins. »



« Eh bien, moi, lui déclarai-je, je n'ai pas besoin de lorgnette ni de rayons X pour découvrir la pachidermique araignée qui git en ton cerveau. » Et je fis fourrer à Sainte-Anne mon camarade, sans autre forme de vrocès.

LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD (Suite.)



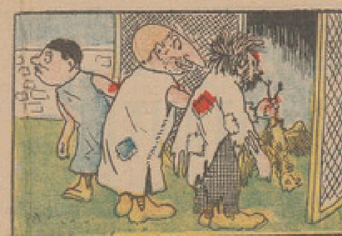
Se trouver au milieu d'un étang et ne pouvoir en sortir faute de frusques à se mettre sur le dos une fois hors de l'eau, n'est certes pas une agréable position, et Croquignol, Ribouldingue et Filochard, qui se trouvaient précisément dans cette navrante situation, se demandaient avec anxiété comment ils allaient se tirer de là



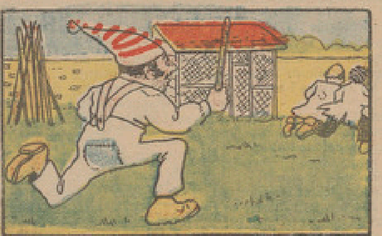
Car, une fois sortis, ils ne pouvaient décemment pas se balader en costume d'asticot, c'est-à-dire nus comme des vers, et il leur fallait trouver une combinaison quelconque. Ribouldingue la trouva et se dévoua à sortir le premier, profitant qu'il n'y avait personne aux alentours. Il se dirigea rapidement vers un épouvantail à moineaux qu'il avait remarqué, et en un clin d'œil revêtit les vêtements en lambeaux qui se balançaient au gré du vent, après une perche.



Ainsi vêtu, Ribouldingue, loin d'être élégant, mais malgré cela décemment habillé, s'occupa de trouver quelque chose pour ses deux compagnons ; faute de mieux il rapporta deux vieux sacs, grâce auxquels, en pratiquant trois trous pour passer la tête et les bras, Filochard et Croquignol se trouvèrent frusqués. En attendant mieux, c'était toujours ça. Les trois amis retrouvèrent heureusement leurs godillots que le garde champêtre avait négligé d'emporter.



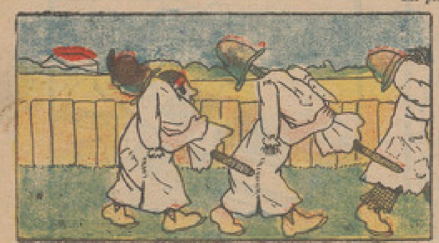
Le bain prolongé que venaient de prendre les Pieds Nickelés leur avait ouvert l'appétit et ils se mirent en quête de quelque chose à se mettre sous la dent. Chemin faisant, ils découvrirent un poulailler situé derrière une maison et assez éloigné de celle-ci. Naturellement, une petite visite s'imposait et Ribouldingue avait déjà tordu le cou à une poule, lorsque...



... le fermier, apercevant les trois malandrins, se mit à leur poursuite, une énorme trique à la main. Croquignol, Ribouldingue et Filochard furent, à leur grand regret, obligés de s'enfuir en abandonnant leur butin.



Furieux envers le fermier qui les avait ainsi dérangés au milieu de leur opération, ils résolurent de lui faire payer cher son intervention inopportune. Ils confectionnèrent donc trois mannequins, avec quelques loques trouvées dans les champs...



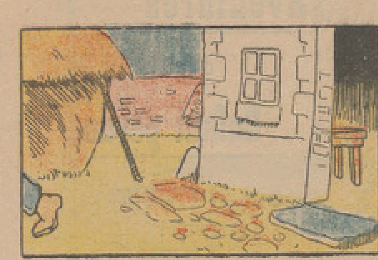
... et transportèrent leurs *bonshommes* chez le fermier, en pénétrant par derrière la maison, sans être vus. « On va rire un brin, dit gaiement Filochard, y va en faire une *trombine*, le vieux grigou, qui crie comme si on l'écorchait, parce qu'on lui *emprunte* un poulet ! »



Croquignol, Ribouldingue et Filochard se dirigèrent sans bruit vers le poulailler et plantèrent leurs mannequins devant. Ceci fait, ils allèrent s'embusquer derrière la maison du fermier pour voir ce qui allait se passer.



Le paysan ne tarda pas à sortir de chez lui, et de loin aperçut trois silhouettes devant son poulailler. Il devint furieux sur-le-champ. « Ah ! s'écria-t-il, les voilà encore revenus ! J'vas leur régler leur compte à ces filous-là ! »



Et il s'élança en courant du côté du poulailler. Croquignol et ses deux acolytes guettaient la sortie du fermier et le virent s'éloigner avec satisfaction : c'était tout ce qu'ils désiraient. Profitant de son absence, ils entrèrent dans la maison.



Arrivé devant son poulailler, le paysan s'apprêta à tomber sur les voleurs à coups de trique, mais il s'aperçut de la supercherie et se demanda ce que signifiait cette plaisanterie. « En v'là une idée d'aller planter ça ici, se dit-il. Les gredins ! Ils ont voulu effrayer mes poules probablement ! »



Mais quand il rentra chez lui et qu'il s'aperçut que son armoire avait été fouillée de fond en comble, il comprit pourquoi les filous avaient placé les mannequins devant le poulailler. Croquignol, Ribouldingue et Filochard avaient réussi à l'éloigner et s'étaient emparés des économies et des frusques de l'infortuné paysan.



Ayant ensuite gagné la grand'route, les Pieds Nickelés se mirent en quête d'un endroit isolé pour pouvoir se changer de vêtements. Justement, ils arrivèrent près d'une cabane abandonnée. « V'là notre affaire, dit Filochard. Qu'est-ce qu'on veut de plus ! on sera tout ce qu'il y a de plus chouette là dedans. »



La *bande* prit possession de la cabane et s'y installa comme chez elle. L'unique pièce qui composait l'habitation était vide et délabrée, seul un vieux poêle se trouvait au milieu de la *cahute*. « Bath ! on va pouvoir faire du feu, dit Ribouldingue, y n'manque que l'charbon. »

Ce détail n'inquiétait guère les trois camarades qui n'étaient pas embarrassés pour si peu. Ayant inspecté les environs, ils découvrirent un gros tas de charbon dans la cour d'une maison et ne cherchèrent pas plus loin. Tous les matins, ils allaient chacun leur tour rendre visite au tas de charbon et en ramenaient plein une brouette.

A force d'aller s'approvisionner, le propriétaire du tas de charbon s'aperçut que celui-ci diminuait avec une rapidité extraordinaire, et devina qu'on lui barbotait son combustible. Il résolut d'ouvrir l'œil.

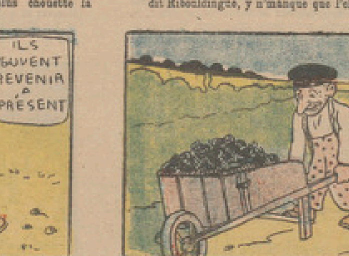


Il s'embusqua un jour derrière le tas de charbon et attendit, se doutant bien que les filous reviendraient. Justement, Ribouldingue, dont c'était le tour à être *de corvée*, après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, pénétra dans la cour avec sa brouette.



En homme qui en connaît le chemin, il se dirigea vers le tas de charbon et remplit sa brouette tranquillement comme si le charbon lui eût appartenu.

Le bonhomme le laissa partir sans rien dire, certain qu'il reviendrait de nouveau, et résolut de jouer aux filous un tour à sa façon. Il mit son plan à exécution dès le soir même. « Allons, ils peuvent revenir à présent, nous allons rigoler ! et je suis sûr qu'ils n'auront plus envie de s'y frotter. »



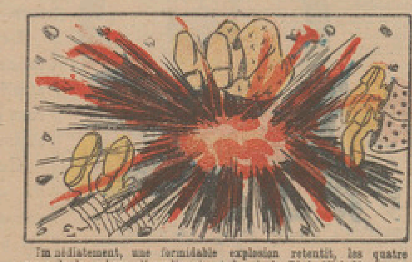
C'était le tour à Croquignol. Poussant devant lui la brouette, il entra dans la cour déserte comme chez lui et chargea son charbon. Couché derrière les volets de sa maison le propriétaire l'observait en souriant malicieusement. « Prends, mon gaillard, prends-en, je te promets que tu n'auras pas la peine de revenir en chercher ; profites-en donc », se disait-il.



Pendant ce temps-là Ribouldingue et Filochard fumaient tranquillement leur pipe autour du poêle dans la *cambuse* en attendant le retour de leur camarade.



Croquignol ne tarda pas à rentrer avec sa brouette, et aussitôt il prit une pelletée de charbon qu'il jeta dans le poêle allumé.



Immédiatement, une formidable explosion retentit, les quatre murs de la cabane s'écroulèrent et les trois Pieds Nickelés furent violemment projetés dans l'air, parmi les débris du poêle et les morceaux de charbon. Traversant l'espace comme des boulets de canon, ils allèrent retomber à cent mètres plus loin, meurtris, brisés et à moitié grillés.



Le propriétaire leur avait fait payer cher le charbon qu'ils avaient volé, car il avait versé dessus de la poudre de chasse et dissimulé dans le tas quelques cartouches, ce qui avait produit l'explosion et désagréablement surpris les trois amis. Fortement endommagés, Croquignol, Ribouldingue et Filochard furent obligés d'aller chercher fortune autre part et d'abandonner leur cabane tombée en ruine. « C'est égal, soupirèrent-ils en chœur, pour de la déveine, c'est d'la déveine ! quoi ! »

(*A suivre.*)

ÉTONNANTE HISTOIRE D'UNE POUTRE

On croit rêver ; on ne rêve pas, ce n'est pas du nord que nous vient la gaieté...

Une petite ville du Midi, un petit tribunal du Midi sur les bords d'une rivière qui pourrait bien être



la Garonne... voilà le champ de bataille.

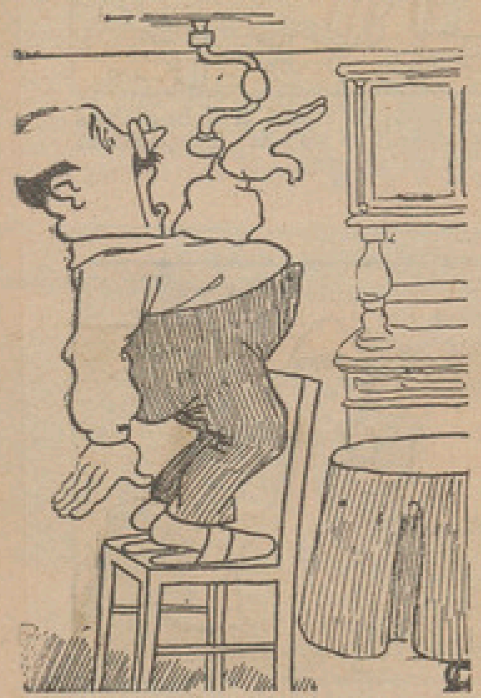
Et notez que, l'histoire *étant absolument authentique*, personne ne voudra y croire !

⁂

Oyez l'histoire et remarquez que nous précisons.

Le 8 octobre dernier, M. Joseph..., un brave citoyen, emménagé depuis peu de jours dans la rue des Ecrevisses, se mit en devoir de percer le plafond de sa chambre pour y planter un piton de suspension. « Ma lampe y produira le meilleur effet du monde, se disait Joseph. Me voilà décidément mieux logé que l'auguste calife de l'Islam ! »

Et juché sur une solide échelle, il faisait tourner son vilebrequin avec une vigueur peu commune.



Et il chantait à pleine voix — pour se donner du courage — la vieille chanson bien connue :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère,
Elle en a, je les ai vus,
J'ai vu la boulangère, j'ai vu.
J'ai vu la boulangère !

Tout à coup des hurlements, des cris : « Au secours ! Au secours ! Arrêtez ! M. Potentin est cloué... Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! un si digne homme ! Au secours ! arrêtez !arrêtez ! »

M. Joseph suspendit son énergique besogne, ne comprenant absolument rien à l'étourdissant vacarme qui se faisait autour de lui.

Il allait comprendre.

Deux voisins se précipitèrent dans sa chambre et M. Joseph, très intrigué, on peut le penser, les interrogea vivement.

— Vous venez de commettre un acte épouvantable ! dit le premier voisin.

— Un assassinat ! cria le second.

— Acte épouvantable ! un assassinat ! balbutia Joseph très démonté... que me dites-vous là ?

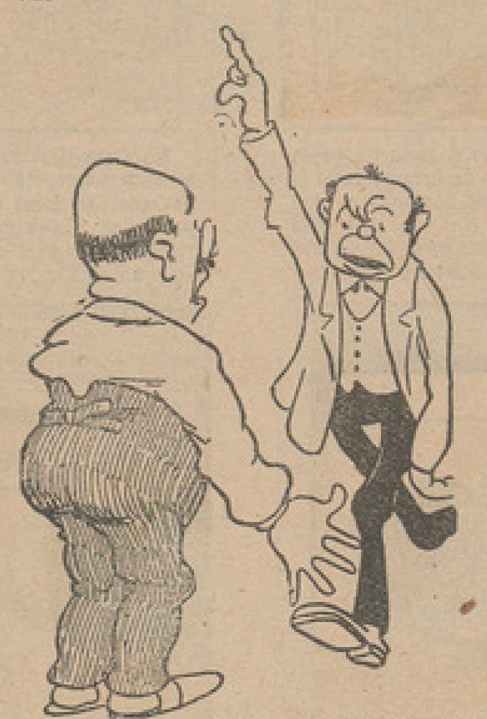
— La vérité, la vérité, Mossieu !

— Cette vérité... de grâce... faites-la connaître.

— Vous avez entièrement percé le plafond et cloué M. Potentin, le locataire de l'étage au-dessus du vôtre.

— Oui, M. Potentin, le magistrat, qu'on ne peut détacher.

« Puisqu'il est attaché au parquet,.. » pensa Joseph en sentant une gigantesque frousse s'emparer de lui.



Mais le jeu de mots ne sortit pas de sa gorge, et comme les cris de Potentin retentissaient et que les deux voisins l'invectivaient de nouveau, Joseph descendit de son échelle et, les jambes flageolantes, la mine terreuse, le nez long d'une aune, se rendit chez le malheureux locataire victime de son vilebrequin.

⁂

Un spectacle lamentable s'offrit aux regards troublés de Joseph.

M. Potentin, l'honorable M. Potentin, assis en chemise sur le sol, poussait toujours d'affreux gémissements.

— Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ? s'écria Joseph en s'arrachant une poignée de cheveux.

M. Potentin avait pris un bain de pieds ; son bain terminé, il s'était assis sur le plancher et mettait délicatement ses chaussettes lorsque la mèche du vilebrequin s'était introduite dans ses chairs et, en tournant, s'y était fortement incrustée.

⁂

Avec mille et mille précautions, par petites poussées on parvint à déclouer l'infortuné magistrat, mais on découvrit au bas du dos une large plaie béante !...

Un coup de mèche de plus et Potentin disparaissait à tout jamais de la surface de globe.

⁂

M. Potentin resta un long mois



étendu.., bonde dessus. . et, jeudi dernier, le petit tribunal de la petite ville du Midi, qui pourrait bien être sur les bords de la Garonne, condamnait M. Joseph pour blessure par imprudence à 16 francs d'amende et 250 francs de dommages-intérêts !

Et comme Joseph gémissait de cette condamnation sévère, un huissier — une bonne pâte d'huissier — lui dit doucement :

— Vous auriez dû, en perçant le plafond, vous apercevoir de quelque chose d'insolite...

— Mais non, répondit candidement Joseph, j'ai senti que ça mordait et j'ai cru que j'avais rencontré... une poutre !

⁂

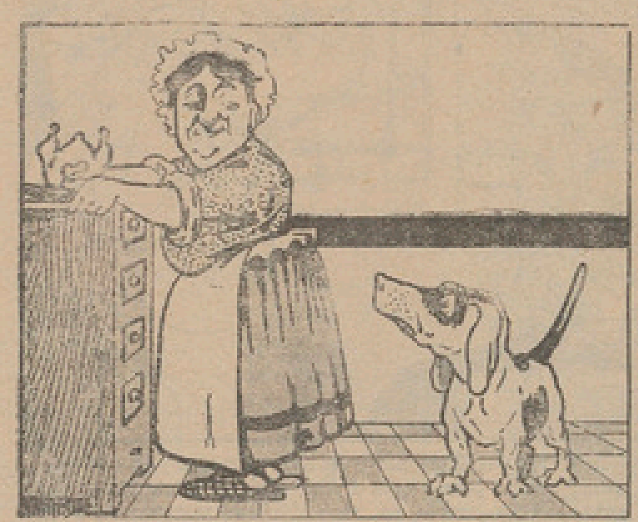
C'est égal, l'histoire *est tellement vraie* que nous sommes bien sûr



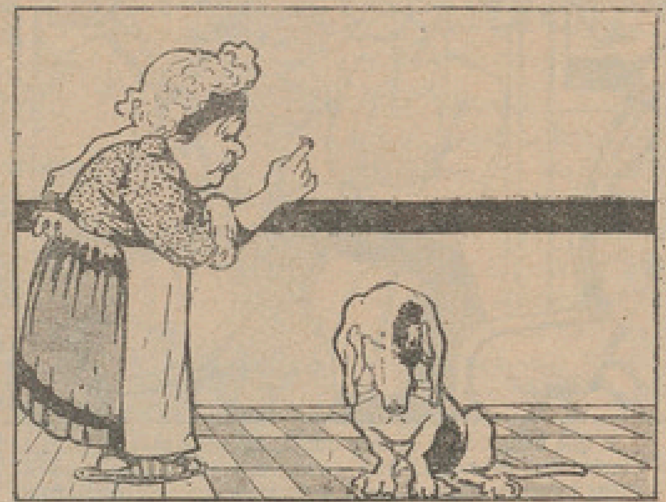
qu'à part le très honorable M. Potentin, qui a de bonnes raisons lui, pour y croire, personne n'y ajoutera la moindre foi.

EVARISTE CARRANCE.

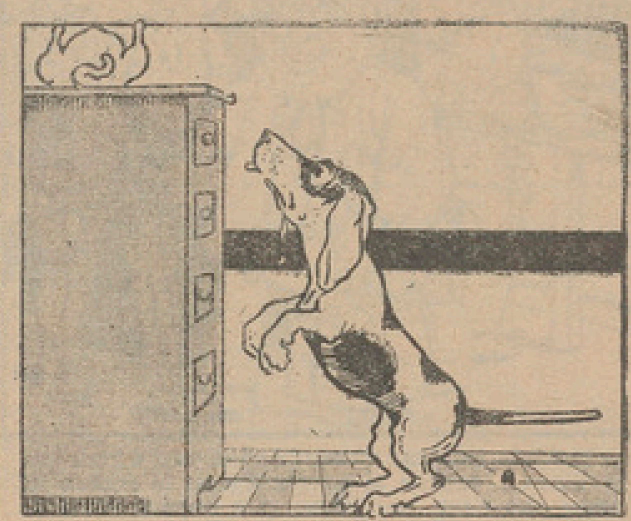
UN ROTI BIEN GARDÉ



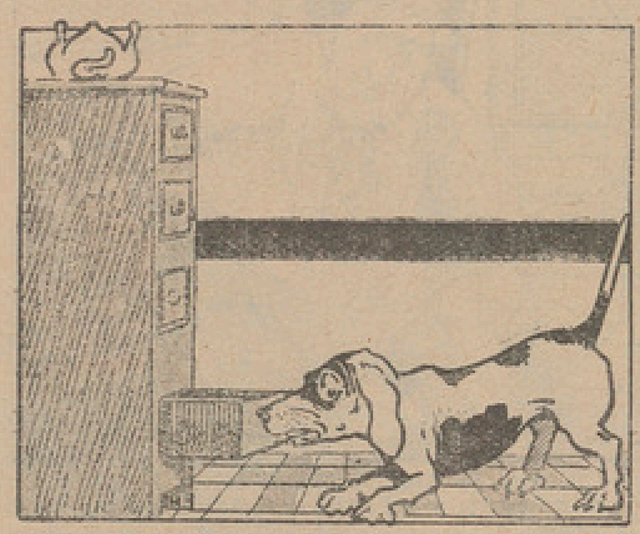
« Oui, mon petit Ravau, voici un rôti qui sent fort bon, mais, crois-le bien, ce n'est pas pour ton vilain museau. »



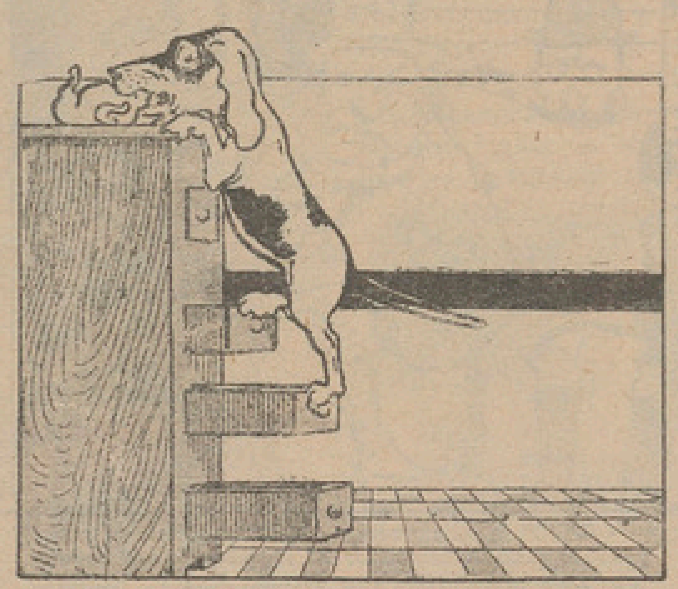
« Je m'absente, fais bien attention qu'aucun chat ne rôde par ici, sois sans pitié pour eux. »



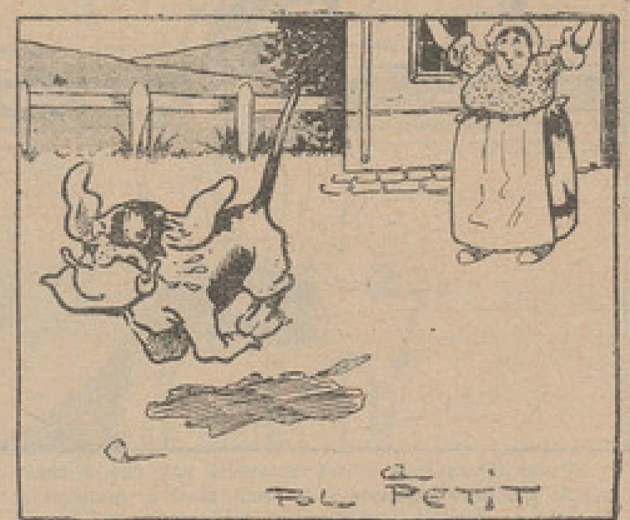
A tout cela, Ravau ne répondit rien et pour cause, mais dans son esprit de chien il n'en pensait pas moins. La cuisinière partie, il flaire le rôti, de loin, hélas ! il est haut sur la commode et Ravau, ironie du sort, est basset.



Comme ceux qui semblent avoir été négligés par la nature, Ravau est très intelligent et pour arriver malgré ses petites pattes à ses fins, il tire un tiroir.



Puis deux, puis trois et, à l'aide de cet escalier improvisé, parvint jusqu'au rôti qu'il happe.



A ce moment, rentre Gertrude, trop tard pour sauver son rôti, mais à temps pour voir Ravau fuir à toute vitesse avec sa proie.



PRONOSTICS DE LA LUNE

Si la lune est environnée d'un cercle obscur du côté le plus noir, c'est signe de pluie ; s'il s'élargit et rougit, c'est signe de grand vent ; s'il est jaune, c'est signe de tempête, grêle ou foudre ; si c'est en été, la lune ayant des cornes claires, c'est signe de beau temps ; si elles sont jaunes, de tempête ; si elles sont rouges ou rousses, c'est signe de vent.

Quand la lune est claire, sans tache noire et sans cercle rouge à l'entour, c'est indice de beau temps.

Si, au contraire, on aperçoit quelques taches noires dans son disque, il tombera une grande quantité d'eau, il fera un très mauvais temps.

Un ciel serein de toutes parts, quand la lune est en son plein, est un signe de beau temps, c'est-à-dire de temps sec, mais non de chaleur.

Si la lune est rouge à son lever, cela annonce du vent en tout temps, en été une grande chaleur.

Si elle est bien claire à son lever, beau temps en été, grand froid en hiver.

PRONOSNICS DES ÉTOILES

Les étoiles elles-mêmes peuvent nous servir de guide et nous prévenir de prendre pour le lendemain souliers blancs ou parapluie. Quand les étoiles étincelent plus que de coutume et qu'elles semblent changer de place, c'est signe de grand vent ; si elles paraissent troubles, c'est signe de brouillard ou pluie ; et si le vent qui a cours ne cesse pas alors, il continuera jusqu'à la pleine lune.

Causerie du DOCTEUR

Contre les tâches de rousseur.

Sous l'influence des rayons de soleil se développent sur certains visages une variété différente de taches de rousseur désignées sous le nom d'éphélides solaires et qu'il faut distinguer des tâches de rousseurs vraies où lentilles.

Pour ces dernières tâches de rousseurs ou lentilles voici une formule non toxique recommandée :

Pommade à appliquer la nuit;

Acide chrysophanique	1 gramme.
Vaseline	40 grammes.

Ou encore la pommade suivante :

Calomel	1 gramme.
Beurre de cacao	30 grammes.
Beaume du Pérou	4 —

Voici une lotion inoffensive et recommandée :

Sulfophénate de zinc	2 grammes
Glycérine	20 —
Eau de roses	30 —
Eau de Cologne	5 —

Collodion à appliquer avec précaution et sur les tâches *seulement*.

Acide chrysophique	10 grammes
Traumaticine simple	100 —

Contre les éphélides solaires on peut aussi employer les formules ci-dessus, mais il faut s'en préserver en appliquant sur le visage un peu de la pommade suivante :

Oxyde de zinc	4 grammes
Acide borique	2 —
Glxcerolé d'amidon	30 —

Appliquer cette dernière le soir en se couchant.



LE TRÉSOR DU SCHAH DE PERSE

On parlait dernièrement dans les journaux des trésors du schah de Perse; mais sait-on exactement quelle valeur ils représentent?

Le schah de Perse est le souverain qui possède le plus riche trésor, car il est évalué à la jolie somme de trois cents millions de francs, sans compter la batterie de cuisine qui est tout en or massif et qui à elle seule représente trente millions de francs.

Voici l'inventaire résumé des bijoux et pierres précieuses qui sont enfermés dans un caveau souterrain au palais de Téhéran.

Notons tout d'abord l'ancienne couronne des rois de Perse ayant la forme d'un pot de fleurs et qui est surmontée d'un rubis non taillé, de la grosseur d'un œuf de poule, puis une ceinture qui fait partie comme la couronne des insignes royaux ; cette ceinture est enrichie de diamants ne pesant pas moins de nœuf kilogrammes. Des lames de sabre d'un travail merveilleux, enrichies de pierres précieuses, valant à peu près 8 millions, un vase en argent renfermant cent émeraudes qui n'ont pas leurs pareilles dans le monde entier. Et sur l'une d'elles sont gravés les noms des souverains de la Perse.

Des diamants, des perles fines, des saphirs, des topazes en grande quantité, et enfin un cube d'ambre jaune d'environ quarante centimètres de côté qui, d'après une légende, serait tombé du ciel du temps de Mahomet, et qui assure à son possesseur la force et l'invulnérabilité.

E. M.

LA PUCE



Théophile Lenglumé est content d'être venu à Paris voir le Concours agricole. Il a retrouvé dans la capitale les vaques, les viaux, mais il est plus heureux encore de retrouver son village et il chantonne, tout en gagnant la gare de l'Ouest : « Je vais revoir ma Normandie » etc.

« Qué belle valise de cuir que je m'suis payée dans ce Paris, tout de même. Dire qu'all' m'a pas coûté seulement l'prix de deux lapins ! » Ce monologue intéressant est interrompu par l'arrivée, dans le wagon, d'une jeune et jolie Parisienne parfumée.

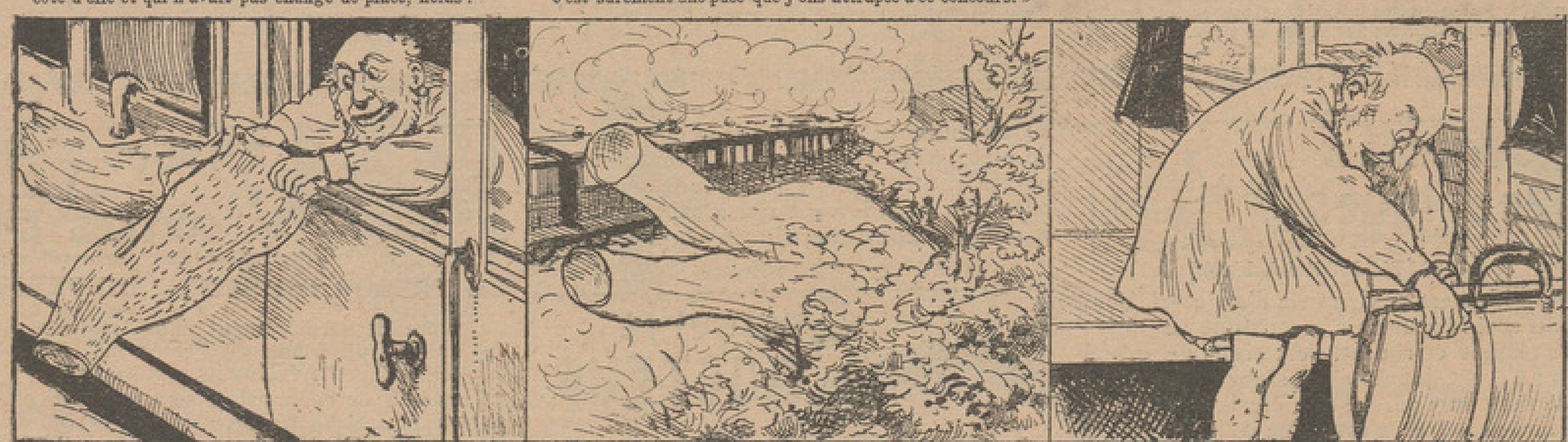
De même que Théophile, elle a une superbe valise de cuir jaune, qu'elle pose à côté d'elle ; mais la jeune femme ne reste pas longtemps en place : « Oh ! monsieur, j'ai le soleil dans l'œil. Vous plairait-il de baisser le store et de changer de place avec moi ? »



Théophile, heureux d'être interpellé par une si charmante personne acquiesce à ce désir, mais à Asnières la Parisienne descend, emportant la valise jaune qui était à côté d'elle et qui n'avait pas changé de place, hélas !

« Crédié ! la belle personne s'écrie Lenglumé, all' a les cheveux quasi de la couleur de la queue de not' vaque, Oh ! mais qu'est-ce que j'me sentions dans les jambes ? c'est sûrement une puce que j'ons attrapée à ce concours. »

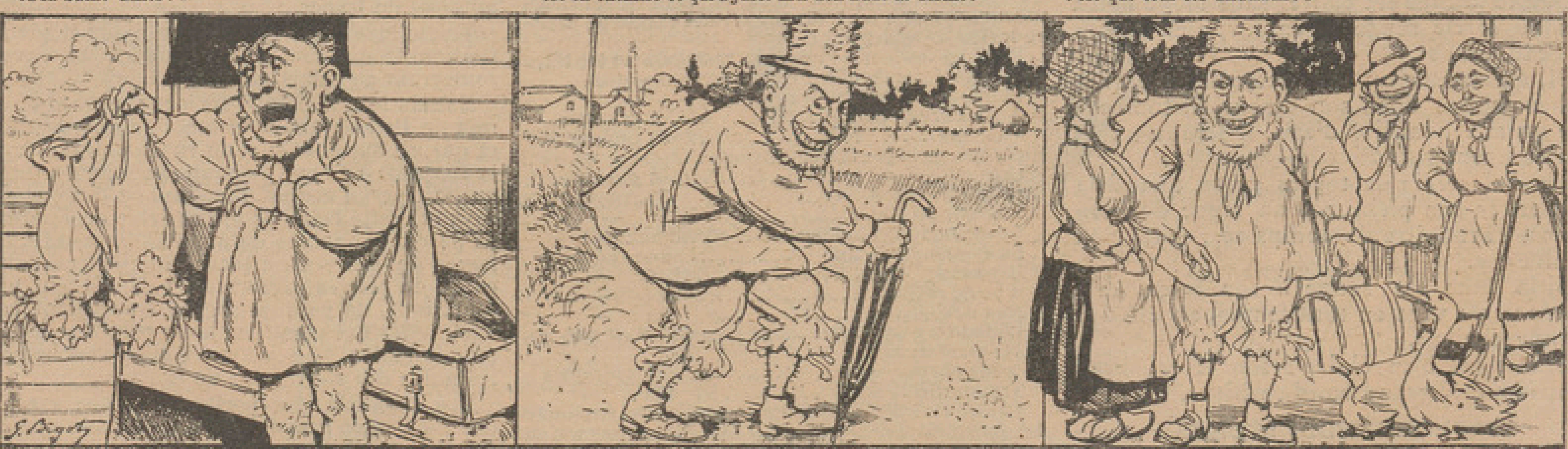
« Tant pis, j'y tiens pus. J'sons tout seul, faut que j'tire ma culotte pour l'attraper. J'allons la secouer par la portière. »



« Cré bon sang ! qu'il vente à c'te porte que mon pantalon il fait l'effet d'un drapeau qui se gonfle, comme à la foire ed'la Saint-Gilles ! »

Mais le pantalon se gonfle si bien qu'il reste accroché après une haie épineuse. Comment va faire Lenglumé qui est en chemise et qui a juste mis son haut de forme !

« Oh ! mais j'y pense, se dit-il, j'en en mis un de rechange dans ma valise heureusement ! Hein ! quest-ce que c'est que tous ces affutiaux ? »



Théo comprend un peu tard que si la dame et lui ont changé de place, les valises n'ont pas bougé. Horreur ! il n'y a que des pantalons de linon et dentelles. Comment faire ? et le train qui approche de la destination !

Tant pis ! il n'y a pas le choix. Lenglumé enfile un pantalon à jabot garni de choux de satin rose qui font merveille sur ses jambes poilues...

... et il saute bravement sur le quai où sa famille qui l'attend le croit devenu fou. « Je l'avais t-il point dit, gémit la grosse mère Lenglumé, que c'te Paris était une ville de perdition, not' pauv' homme il y a laissé sa tête et sa culotte itou ! »

ANECDOTES

Un revenant.

Lassagne, l'acteur des Variétés, mort fou, allait souvent passer la soirée avec son ami, employé à la Morgue, et qui y demeurait.

Tous deux étaient grands amateurs de piquet, ils jouaient souvent fort tard dans la nuit après la fermeture du funèbre monument.

Un soir d'hiver qu'ils étaient tous deux confortablement installés au coin du feu, fumant et jouant à qui mieux mieux, ils entendirent tout à coup frapper à la porte.

L'établissement était fermé; qui pouvait à cette heure venir les déranger? L'artiste, blême de terreur, laissa échapper son jeu de cartes, et



l'employé terrifié ne pouvait prononcer un mot.

On frappe à nouveau.

— Entrez! cria machinalement l'employé.

Alors parut un homme absolument nu, claquant des dents, et ruisselant d'eau glacée, qui dit d'une voix rauque :

— C'est pas tout ça, ous qu'est mes frusques?

Aussitôt le fonctionnaire a compris la situation.

C'est un cataleptique pris pour un cadavre, réveillé par le jet d'eau glacée tombant sur lui, comme cela se pratiquait alors, et qui, ignorant absolument où il se trouve, est venu à tâtons dans l'obscurité, là où il a entendu du bruit. Il ne faut pas que l'homme se doute, cela le tuerait, il le pousse doucement devant le foyer, pendant qu'il va chercher ses vêtements. Il revient et aide vivement le revenant à se vêtir, puis l'accompagne au dehors très loin.

Pendant ce temps, l'acteur était resté muet, pétrifié d'épouvante, le pauvre Lassagne avait une fissure au cerveau.

Que c'est triste.

Mme Plumasse a des idées noires; elle ne songe qu'au suicide. A quoi attribuer cet état d'esprit? Est-ce à cause de la maladie de son singe ou de la mort de son chat? Toujours est-il qu'elle gémit du matin au soir. Sa voisine, la compatissante



— Voyons, ce n'est pas sérieux. Voilà douze heures consécutives que vous soufflez sans discontinuer! Je vous en prie, arrêtez.

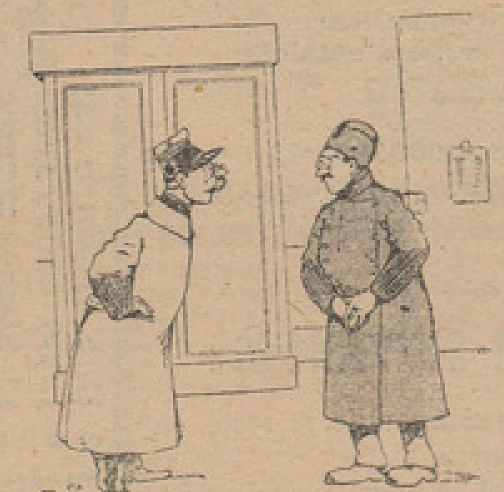
— Non, merci, vo's'n, vous êtes bien bon, ma's je vous assure que je ne suis pas fatigué!...



— Je n'aime pas beaucoup cette grande plume.

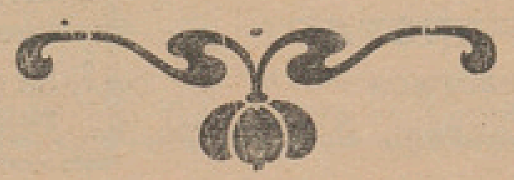
— Pourtant, je vous assure, madame, qu'elle vous rajeunit de dix ans.

— Ah!... alors, mettez en deux!...



— C'est vous qui êtes rhumatisant?

— Non, monsieur le major, moi je suis Lucas de la 4e. Rhumatisant, je le connais même pas.



ANECDOTES

Mme Tournœil, l'a invitée à dîner, façon, disait-elle, de lui détourner les idées et de raisonner un peu cette pauvre Mme Plumasse. Mais, hélas! ni les sucreries ni les liqueurs ne parvinrent à distraire la future suicidée de ses lugubres desseins; et au dessert elle s'écriait :

— Tenez, ma bonne, je suis tellement résolue à quitter cette vie de misère, que la prochaine fois que je dînerai avec vous je serai morte!

Une prise impériale.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon Ier, débarquant à Fréjus, reçut l'hospitalité chez un vieux marin retraité.

L'Empereur se mit à causer familièrement avec le vieux brave, et tout en bavardant il s'aperçut que



le marin avait le nez barbouillé de tabac; il pensa qu'il s'abstenait de priser par respect pour lui. Alors, entr'ouvrant sa tabatière, il dit :

— Si tu en veux, Pascal, prends en.

Très flatté, le vieux se le fit pas dire deux fois, il huma une bonne prise avec délices, comme il a dit depuis, une bonne prise impériale. Il raconte l'anecdote à qui veut l'entendre, reproduisant en un français naïf l'offre de Bonaparte.

— Si tu n'en veux, Pascal, prends-te-n'en!

Le Français désarmé.

Ceci se passait un matin sur l'impériale de l'omnibus :

Un Anglais, fumant comme un sapeur, laissa tomber des cendres

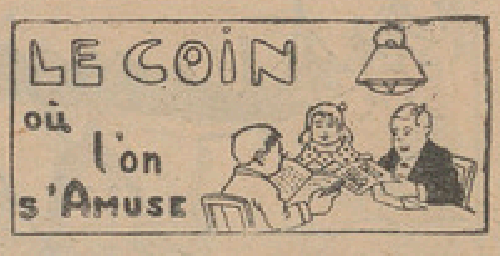


sur le pantalon de son voisin. Aussitôt ce dernier, un vieux militaire retraité, se lève furieux et s'écrie :

— Faites donc attention, s'pèce de maladroit!

Alors flegmatique, entre deux bouffées, l'Anglais réplique :

— Aôh! je croyais que les Français, ils avaient pas peur du feu!



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 26

ENIGME. — Marron

CHARADE. — Tambourin.

CASSE-TÊTE. — Alfred, Valentin

LOGOGRIPHE. — Ame, amer, amène

MOTS CARRÉS.

H A M A C
A V A R E
M A R I N
A R I U S
C E N S É

1er CALEMBOUR. — D'être trop « regardant » pour les petites choses.

2e CALEMBOUR. — Parce que dès qu'on la leur a attachée ils se sauvent.. de peur qu'on la leur enlève!....

RÉBUS. — N'achetez rien d'inutile sous prétexte que c'est bon marché.

Enigme.

Chez moi tous les grands se complaisent.
Chez moi les humbles n'os'nt entrer.
Chez moi l'brigand n'est pas à l'aise
Chez moi l'intrigue on voit briller

Charade.

Mon premier n'est pas rouge.
Mon second est un grand arbre.
Mon troisième est loin d'affirmer
Mon tout est à l'écurie.

Casse-tête.

(Dans ces lettres trouvez deux prénoms

a a c e e e ë i l l r v

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : on m'adresse aux chevaux.
Ajoutez-m'en deux : vous m'adorerez.
Ajoutez-m'en trois : je réveille les soldats

Mots carrés.

1. C'est la vie.
2. Nom de chien
3. Demande réflexion.
4. Sorte de pierre

Calembours.

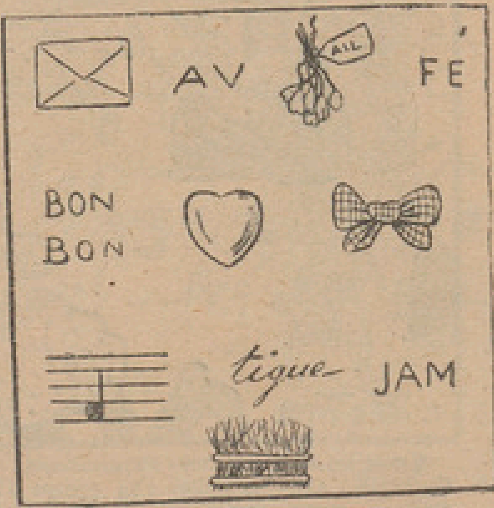
— Quelles sont les origines des lettres e, l, l, o, z?

— Quelles étaient donc ces divinités qui parlaient si bien à de grandes distances?

(Solutions dans le prochain numéro)

RÉBUS

Trouver un proverbe.

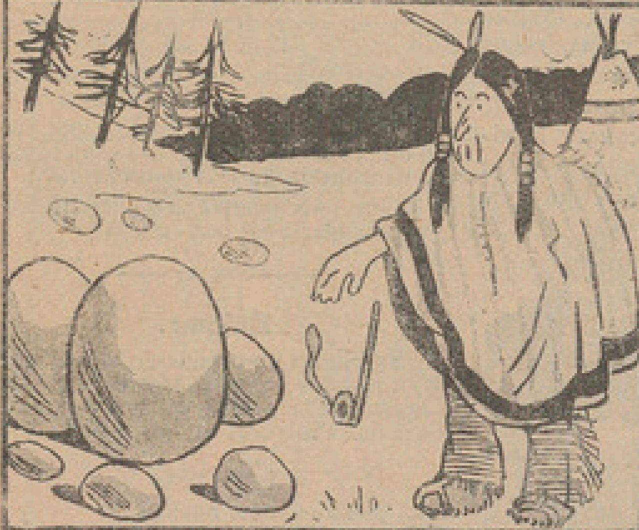


(Solution dans le prochain numéro)

LE TRUC D'ŒIL DE GRUYÈRE



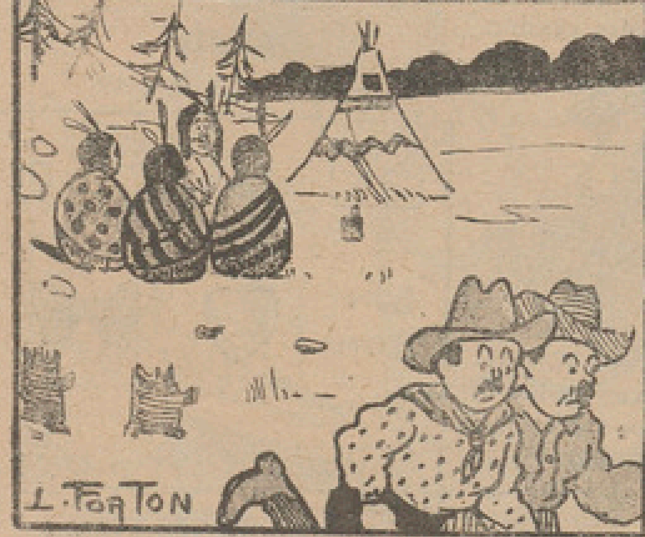
« Œil-de-Gruyère » vivait seul au pied des Montagnes Rocheuses. Or, un jour qu'il fumait tranquillement son calumet, il aperçut au loin deux hommes qui se dirigeaient de son côté.



« Oh ! s'écria-t-il soudain en se levant d'un bond, ce sont les deux cow-boys qui m'ont déjà dévalisé et roué de coups, le mois dernier, comment faire pour me défendre?

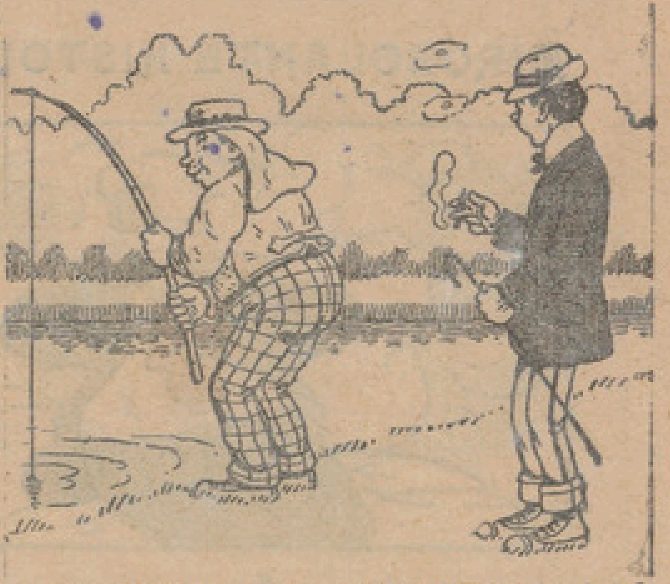


« Œil-de-Gruyère eut aussitôt une idée qu'il exécuta sur-le-champ. Il plaça sur les rochers qui se trouvaient là quelques grosses pierres qu'il disposa à sa façon, et avec un peu de peinture, il transforma ces rochers en autant de personnages accroupis.



Quand les deux cow-boys s'approchèrent et aperçurent Œil-de-Gruyère assis au milieu d'un groupe d'Indiens, ils virent qu'ils ne pourraient rien faire contre quatre hommes, et s'empressèrent de détaler.

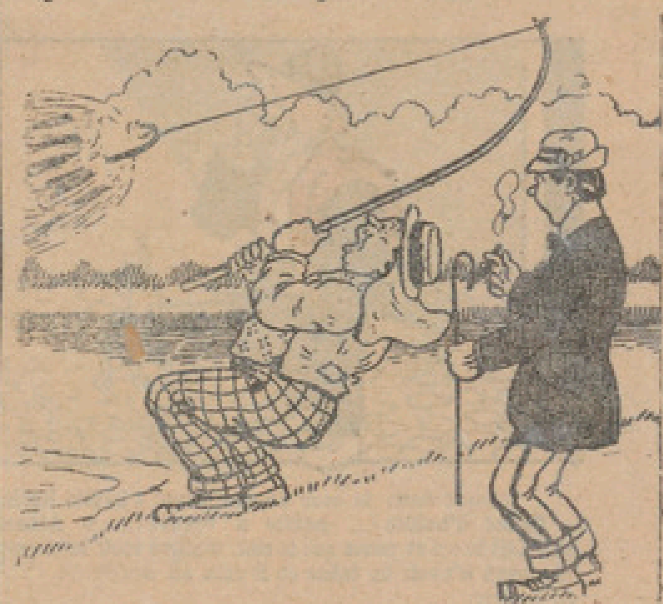
PERSPICACITÉ



« Ça mord? qu'est-ce que ça peut bien être? — Je vais te le dire mon vieux, rien qu'à la façon dont le bouchon s'enfonce je sais ce que c'est : ce doit être un goujon. »



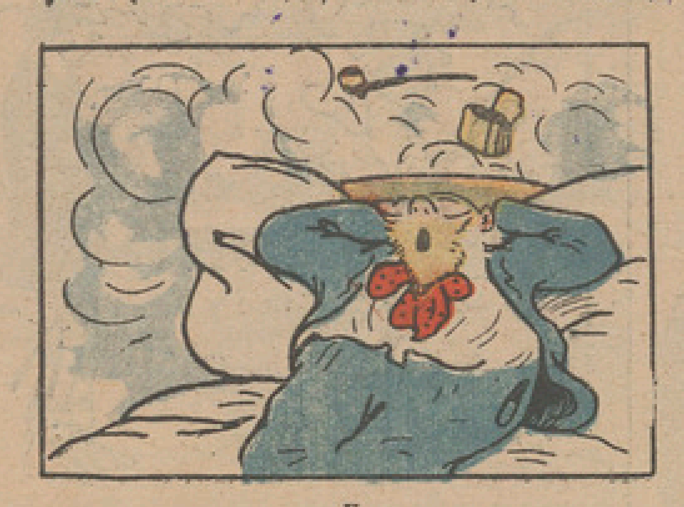
« Diable! il y a de la résistance, alors c'est sûrement une carpe ou un brochet à moins que ce ne soit... »



« Hop!!! »

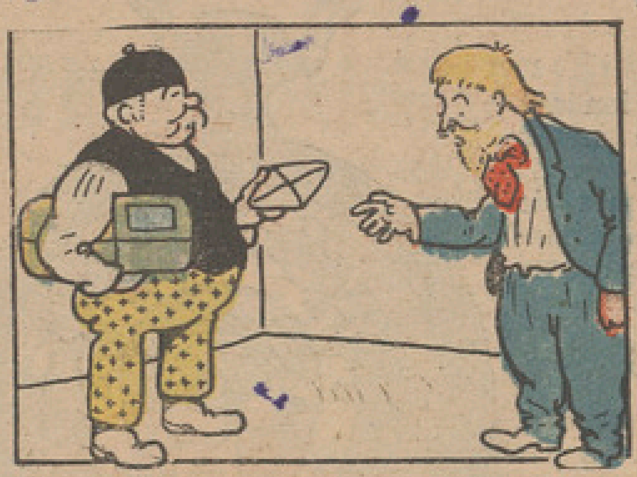
« Tu vois ce que c'est? J'allais te le dire. »

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*

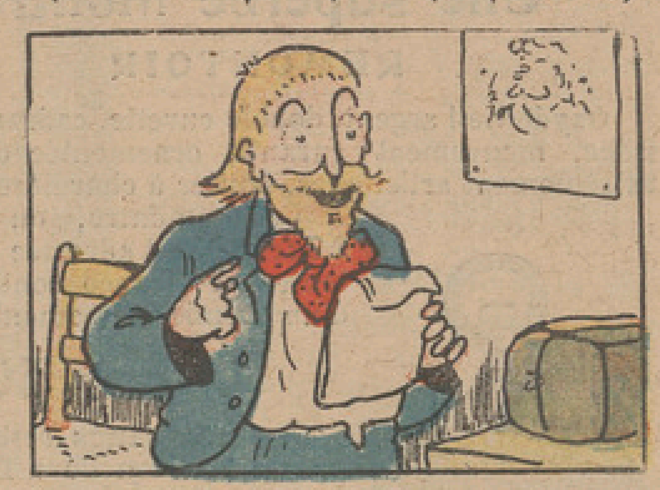


V
LE LEGS

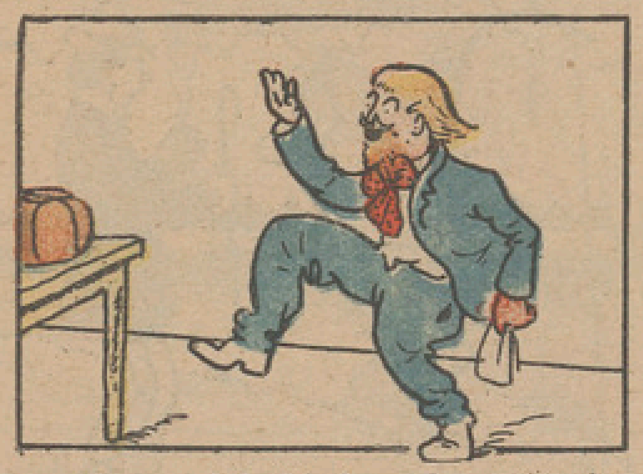
Ce jour-là, Athanase dormait encore du sommeil du juste, étendu sur son lit tout habillé, faisant la digestion d'un repas qu'il n'avait point absorbé et fumant en rêve une pipe délicieuse... Il n'avait pas eu en effet un sou pour acheter du tabac et sa blague était vide.



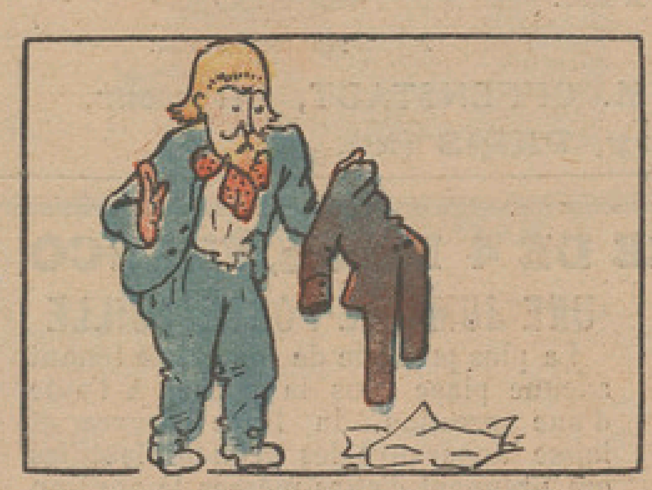
On frappa soudain violemment. Réveillé en sursaut le rapin cria de mauvaise humeur : « Entrez ! » On entra. On était un gros être coiffé d'une calotte et qui s'intitulait propriétaire-concierge de la maison meublée... C'était l'époux de la dame qui fit arrêter dernièrement le malheureux huissier.



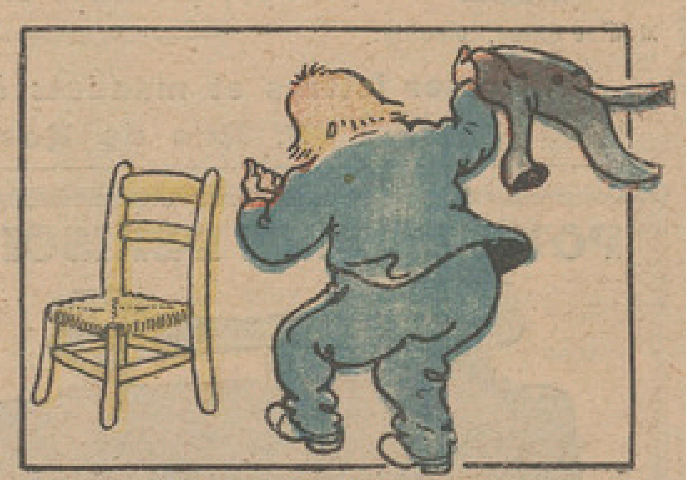
Cet individu donna à Athanase un paquet et une lettre à son adresse. Athanase ouvrit la lettre et lut : « Monsieur, le paquet que vous recevrez renferme le legs que votre oncle vous a laissé... je vous félicite... Amitiés, etc., etc... » En voyant ce paquet relativement volumineux...



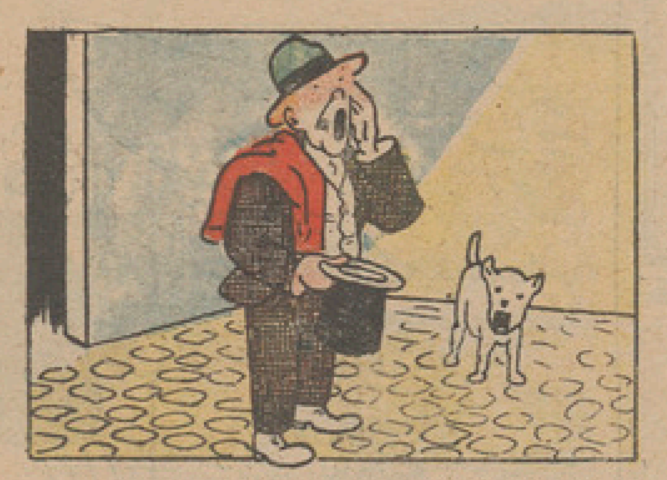
... Athanase calcula d'abord mentalement le nombre colossal de billets de banque qu'il devait contenir pour affecter un volume semblable et, ayant trouvé que cela constituait plus d'un million, laissa déborder sa joie...



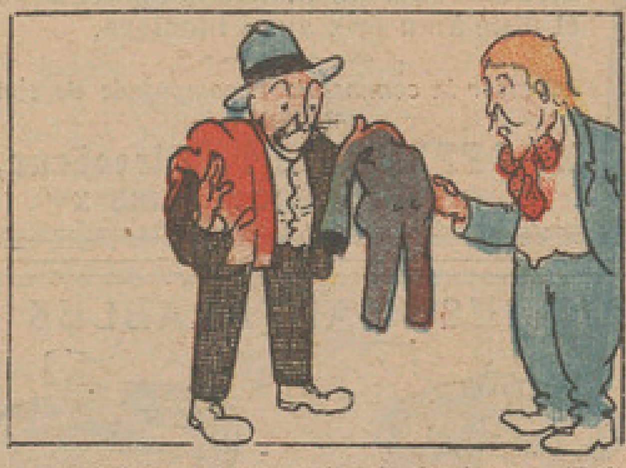
Puis il se mit en devoir d'ouvrir le paquet... Il mit au jour un seul habit puce, fort démodé, très râpé... Athanase, ne pouvant en croire ses yeux, regarda l'adresse... son nom y était bien porté... Nerveux, il fouilla dans les poches... Rien...



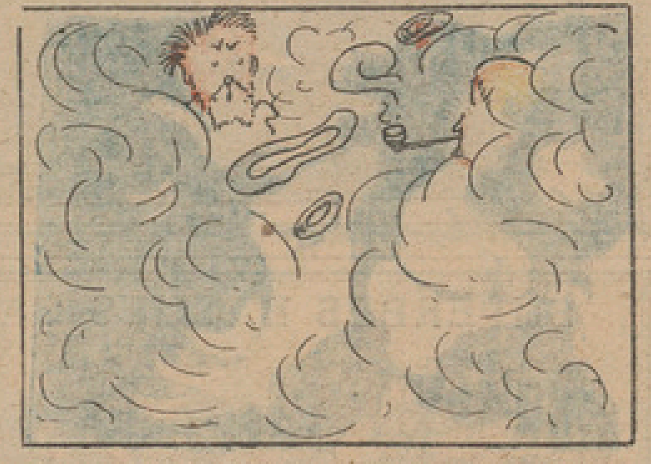
Furieux, il lança par terre l'habit puce et le piétina en invectivant le notaire qui se gaussait ainsi de lui, en le félicitant de cet héritage... C'était trop se moquer et Athanase allait de rage mettre l'habit puce en miettes..



... lorsque dans la cour un marchand d'habits hurlait : « Chand d'habits !... habits à vendre !... » Athanase entendit le cri et pensa que le ciel, malgré tout, lui envoyait le moyen d'avoir du tabac et il cria au marchand d'habits de monter.



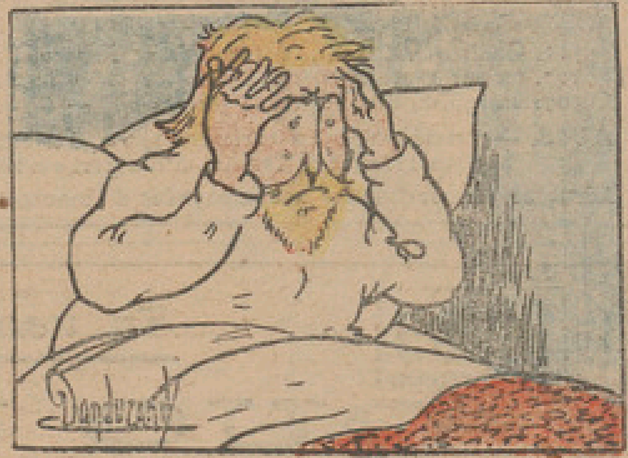
Quand l'homme fut entré dans la chambre et qu'il vit l'habit puce, il eut une moue significative... et en offrit dix sous... Athanase en voulait un franc... Ils se mirent d'accord pour quinze sous... Et l'habit fut vendu...



Possesseur de la fallacieuse somme versée par le marchand, Athanase rapidement descendit acheter du tabac... Puis il monta chez Diapason et Sonnet et bientôt, à travers un nuage opaque de fumée... il leur conta son aventure...



Le marchand d'habits, lui, rentra chez lui à la fin de la journée et, pour se débarrasser, accrocha à son étalage le fameux habit puce qu'il prétendait vendre 10 francs, affirmait une étiquette, en ajoutant que c'était une véritable occasion...



Athanase toute la nuit eut des cauchemars terribles... Il voyait le notaire jeter son or dans un puits, un habit puce se promener sur un manche à balai, son oncle venir lui reprocher de l'avoir volé et le menacer de le traîner en justice... Bref, le lendemain, Athanase Grovert se réveillait avec un affreux mal de tête...

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire. *Le gérant :* ÉMILE BEUVE.